

John-Antoine Nau

---

# Hiers bleus

Poésies

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

# Hiers bleus

Poésies

Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. Behind them is a screenshot of the TV5MONDE website, showing navigation menus for 'AFRIQUE', 'BUSINESS', 'LANGUE FRANÇAISE', and 'PRATIQUE'. A prominent banner on the website reads 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE'. The background is a light, neutral color.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)  
Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)

 [www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

**TV5MONDE**

John-Antoine Nau

# Hiers bleus

Poésies

*Pour Paul Signac  
Peintre habituel  
de sa majesté le roi soleil*



# Le jardin des jacinthes

Haut sur la courbe d'un promontoire de rêve,  
Dans le bleu profond des reflets marins  
Qui jouent au chant doucement triste de la grève,  
Sous la caresse de tulles aériens  
Où tremble un essaim de pétales mauve,  
Le jardin s'assoupit, – frôlé de ciel.

Au loin s'éploie en blondeurs fauves,  
Solaire vision de Hell,  
Le vol pétrifié des falaises géantes.

À l'horizon, des îles changeantes,  
Les îles qu'on n'atteint jamais,  
Protègent de pelucheuses nacres fluides  
Les perles fines de leurs sommets  
Qu'effleurent de coups d'ailes rapides  
Les jalosés, les dédaigneux  
Oiseaux de mer chatoyants et floconneux.  
Tout près la côte noire et grasse au charme hostile  
Caire ses cultures d'un vert épais,  
Ses prés, ses bois trapus aux rameaux fous coupés  
Et les damiers pesants de sa grisâtre ville  
Belle d'art contenu, – de pondération !...  
D'où montent, – au mépris des plans géométriques  
Raides et vertueux jusqu'à l'obsession, –  
Dès que le soir bleuit les palazzi de briques,  
Des râles furieux de bestialité.

Dans la chaude diaphanéité,  
La lande claire aux ajoncs barbares

Où pleuvent des gouttes de soleil  
Enserre les massifs lustrés et les fleurs rares  
Qui tressaillent, pâlisant à l'éveil  
Des rudes souffles salins du large.

Mais partout, – des calmes parterres odorants,  
Des gazons, des sentiers micacés, de leurs marges  
De verveine âcrement exquise et d'iris blancs,  
Jaillit aux brises en flammes rosées,  
En flammes de fraîcheur et de suavité  
Qu'attisent les brillants frissonnants des rosées,  
La vivace et la charmeuse gracilité  
Des enivrantes, des adorables jacinthes :

Jacinthes, âmes des printemps naissants,  
Des printemps défunts aux gaîtés éteintes,  
Votre haleine redit nos extases d'enfants  
Et nos fuites vers un monde plein de merveilles  
Qui n'apparaît plus que si voilé !  
– Où des voix douces chuchotaient à nos oreilles  
Des mots d'« ailleurs » dont le dernier s'est envolé,  
Où nous enlaçait la blanche tendresse  
Des Êtres familiers qu'a chassés pour un temps  
Notre prudente et notre infaillible sagesse ;  
– Où nous découvriions sous les grêbes flottants  
Et neigeux des lents et longs nuages  
Des formes d'une mystérieuse beauté  
Qui nous entraînaient aux éblouissants voyages  
Dans quel vertige si troublement regretté ?  
– Où les arcanes plus accessibles  
D'abris floraux voisins du sol comme nos fronts  
Se faisaient ingénus, riants, presque « visibles » ;  
– Où nous soupçonnions aux cœurs des liserons.  
Baignés du crépuscule irisé des calices,  
Les petits amis ailés de menus ors bleus



Qui nous guettaient, malicieux complices  
Des songes voletant au-dessus de nos jeux ;  
Où nous savions, par les après-midi languides,  
Le secret qu'un rayon confie aux lourds étangs  
Pénétrés de tièdes ambres liquides, –  
Ce qui rend tels appels inexplicés, tintants,  
Si purs et si désolés dans la nuit tombante ;  
Le sens des regards lunaires pensifs  
Qui pailletent d'argent verdâtre les récifs  
Et la boule d'opale mouvante ;  
– Ce que traduisent ces cris d'oiseaux inconnus.  
Déchirants dans l'air magique et sonore  
Teinté de saphir sombre avant l'aurore ;  
Et même de quels clos mystiques sont venus  
Vos affolants effluves de délices,  
Jacinthes initiatrices  
Qui devez embaumer les paradis rêvés,  
Jacinthes d'où se sont tant de fois élevés  
Ces brouillards d'incarnat délicieux qui fusent  
Dans la limpidité cruelle des matins  
Et m'empêchent de voir au si proche lointain  
Les Iles de perle qui se refusent.

# L'heure traîtresse

Le ciel d'une pâleur bleue et si tendre  
Est doux comme une main de femme sur les yeux

Voici, sous le vent qui hâle, se tendre  
Courbé, l'évoluant essor silencieux  
D'une seule voile aux blancheurs comme pennées ;  
La mer, en ses molleses de réveil  
Mouvant ses gemmes lourdes par traînées.  
Garde les teintes des visions du Sommeil.

\*

\* \*

Le rire d'or des fenêtres chante  
En le lilas moite des façades  
Où biglèrent méchamment des vitres saignantes.

\*

\* \*

L'air pur encore des monstrueuses fumées  
Est un baiser des bois aux sirènes des rades.

\*

\* \*

Les haines tristement bramées  
Dans les navrantes, les déchirantes bises du soir  
Dorment au clair – et dur – et froid métal des cloches.

\*

\* \*

Les quais, enfers sonnants de blocs, de chaînes et de  
pioches  
Sont des cygnes sur des miroirs de nonchaloir

\*

\* \*

Des promesses de si neuves joies  
Soufflent des collines blondes – à fleurs ouvertes. –  
Assaillant les vouloirs encore inertes :  
Ô l'enlacement des éperviers et des proies,  
Ô les encombrantes moissons des poésies !

\*

\* \*

Mais, « par bonheur », – sous les Spartiates damas  
Et les eiders, cilices d'orties,  
On devine les longs étirements moins las  
Des « dirigeantes », des sublimes énergies ! –  
Bientôt dans le reflet purpurin des brasiers,  
Soleils du Sud pour les casanières paresseuses,

Les corps seront, aux doux climats des ateliers,  
La grappe trop gonflée « heureuse qu'on la presse »...  
Et les esprits les moins vagrants d'affreux sentiers.

# L'Île

*Pour D. Caillé*

L'Île qui somnolait dans ses tulles de rêve  
Se dresse, à présent, bloc de granit bleu, brutal,  
Donjon sombre cerné d'un trait net de métal  
Qui se mire tout fauve en le béryl des grèves.

\*  
\* \*

Puis dans le soir plus doux, – clair encore, – des bois  
Moutonnant sur le roc l'animent de feuillages ;  
On devine les murs fleuris de blancs villages  
Et le planant parfum des choses d'autrefois...

\*  
\* \*

Retour !... Mais la prison brumeuse aux lourdes gazes  
Qu'étoile le couchant de mouvantes topazes  
Se referme sur l'Île entrevue un moment

\*  
\* \*

Et l'on songe aux cités pour une heure éveillées,  
Aux Vinlands populeux jetés distraitemment  
À l'effroyable nuit des terres oubliées.

# Cette Lagune

*Pour H.T.*

Cette lagune d'absinthe et son passeur noir,  
Si loin que tout s'éclaire d'un jour de songe,  
Ce miroir trouble où de l'or pâle fait des moires  
Sur les fantômes des palmes élongées,...

... Ce souvenir est-il de cette vie ?  
(Une étrangeté si élégiaque imprégnait l'air)...  
Ou d'une autre existence incroyablement vieille ?...  
... Je sais que de grands vols criards passaient, alertes,  
Des vols d'oiseaux de formes jamais retrouvées ;  
Qu'à terre croissaient des fleurs nacrées, gigantesques.  
Dont les parfums trop vivants énervaient,  
Instillaient une inquiétude si complexe,  
Une inquiétude un peu douloureuse mais exquise.

Et, sur l'eau verte, filaient, penchés, des navires  
Tout blancs d'une lourde et haute neige de voiles  
Vers une passe lointaine, voilée  
De grandes gazes d'opale et de saphir...

Sur le dernier dont la fuite glissante nous frôla  
Une femme s'accoudait, languissante, sur la lisse :  
Elle avait un sourire d'une grâce lasse  
Comme résigné à de l'inconnu triste :

La caresse de ses yeux passa sur mes yeux  
Et je rappris par une voix intérieure  
Qu'elle vivait depuis toujours dans ma mémoire

Et que fuyait la mystérieuse heure propice  
Avec la Triste appuyée sur la lisse,  
La Triste que j'aimais depuis toujours sans le savoir.

\*

\* \*

Et la seule chère allait aux périls des brumes,  
Moi vers les vénéneuses profondeurs boisées,  
Prisonnier de la barque, du passeur noir.  
De l'enchantement vert de la lagune,  
Trop sûr de poursuivre à jamais, sans grand espoir,  
Dès que faibliraient les sournoises magies,  
Un vain fantôme, peut-être, de l' Aimée,  
Par les confuses écumes de vieux sillages  
Illisibles sur l'immense Mer...

# Cruauté sentimentale

*Pour Félix Fénéon*

Ô bonheur d'oublier la rue âtre  
Qui flue en reflétant les astres malveillants  
Des quinquets rougeâtres ;  
Les spectres hâtivement se coulant  
Près des portes, ces transparences rousses  
D'écaïlle fauve aux couchants d'hiver ;

\*  
\* \*

Et l'haleine effroyablement fiévreuse et douce  
Qui souffle des huis entrouverts

\*  
\* \*

Et la moite brûlure des salles barbares  
Où tournent des soleils aveuglants et brumeux  
En d'ardents Simouns de parfums vénéneux  
Dont les sens exaltants s'effarent ;

\*  
\* \*

Ô joie et fraîcheur d'âme : S'évader  
De l'hypnotisme des étoffes miroitantes,

Satins, ors tissés, aubes de feu flottantes –  
Ivres d'irradier ;

\*

\* \*

De la maléfique et suave emprise :  
L'orient des chairs qui s'irise  
D'un lait de roses fulgurant, –  
Neige florale plus follement lumineuse,  
Sapide neige tiède aux parfums torturants,  
Abominable et délicieuse !

\*

\* \*

... Réconfort du grand frais marin sauvage et vert  
Au tardif crépuscule du large,  
D'or vert si pâle sur le grand Vague désert, –  
– Des senteurs vertes du quai bas et de la barge !

\*

\* \*

Le rythme des rames tinte dans le chenal  
Aux brusques échos de cristal triste  
Et fait vibrer la flèche de feu du fanal,  
Jet de topaze où fluent des filets d'améthyste.

\*

\* \*



Dehors, la libre nuit glaciale s'abat,  
Grand dôme d'un noir bleu diaphane :  
La ville atroce est constellation, là-bas.

\*

\* \*

Soudain ces masses de cauchemar d'où émane  
L'âme exquise des jardins mouillés  
Et des bois dont pleurent les fragrantés écorces,  
D'où m'attire comme une affectueuse force  
Pleine de frissons familiers,  
Se font plages de la côte amie...

\*

\* \*

Les feuilles craquent, grisantes, dans le sentier  
Qui mord profondément la roche humide  
Sous des arceaux noirs criblés d'étoiles.  
La sève des puissantes ambiances,  
Rassurante, semble instiller dans les moelles  
La vie et simple et forte des essences.

Et comme la nuit s'éclaire faiblement  
Vers les hauteurs, sous les branches plus aériennes,  
D'un brouillard d'émeraude poudré d'argent,  
Un encens comme plus intime et plus amène  
M'envahit irrésistiblement.

\*

\* \*

Il n'est plus de sinistre ville  
Souillant les pures ténèbres de jaïet  
Où des lueurs fastes scintillent

Des flammes d'un soir diabolique et brouillé,  
Dansantes aux piteux lacs d'Erèbe des flaques ;  
Plus de couchants factices de fluide or  
Où de magiques étoffes ruissellent et craquent,  
Se froissent sous des chairs de luxe et de décor. –  
(Les navrantes chairs plus radieuses !)  
Rien n'est plus que les rochers veloutés de bois,  
Que les falaises embaumées, silencieuses,

Puisque les encens en émoi  
De mes ensorcelantes fleurs-fées,  
De mes jacinthes aux parfums de ciel  
Viennent au loin me faire accueil et comme appel  
Et me jettent du rêve ami par bouffées.

\*

\* \*

Qu'importe, à présent que vous me parlez tout bas,  
Mes roses, mes charmeuses confidentes,  
Tout ce stupre dolent dont j'ai souffert là-bas,  
Froid complice aux curiosités malfaisantes ?

\*

\* \*

Et que me font ces cœurs qui n'ont jamais fleuri  
Ou qui se sont flétris de l'éclosion même,  
Ces blessés répugnants qu'ont pansés le mépris  
Et la risée – et qui salissent quand ils aiment ? –  
– Ces corps passifs qui n'ont plus le droit de souffrir,  
Qui se doivent fibre par fibre,  
Cadavres somptueux bons à tout assouvir,  
Menteurs dans la mort quand ils vibrent  
Hantés de cauchemars au fond du noir sommeil  
Sans la pitié d'un bon dédain – chairs meurtries ! –

Beaux débris harcelés, embaumés et vermeils  
À faire pleurer des valets de boucherie !

\*

\* \*

Oui, qu'importent ces inertes douleurs  
Puisque vos silencieuses voix me pénètrent  
D'une languide et comme poignante douceur  
Inquiétante comme une souleur  
Et si neuve de vous à mon être :

\*

\* \*

Je sens qu'une tristesse a frôlé le jardin :  
(Vos effluves mettent en moi l'angoisse frêle  
D'une rancœur plaintive et sans rien de hautain,  
D'une peine dont rien ne se révèle,  
Qu'exprime un mot de douloir humain,  
Que je ressens – très loin en moi –, sans bien  
comprendre,  
Mais avec un térébrant remords,  
D'une rancœur cruellement blessée et tendre...

\*

\* \*

Vous dites qu'en le jardin qui s'éplore  
La visiteuse indéfinissable est entrée,  
Celle qui vient, – comment ? – et d'où ?  
De tous hormis vous et moi-même ignorée,  
L'indiscernable de mes rêves blancs et bleus,  
Qui n'est pas un esprit des suprêmes royaumes,  
Puisqu'en elle tout n'est pas robuste et joyeux,  
Puisque sa nostalgie errante nous effleure  
Aux jours de mélancolique félicité, –

Puisque vous m'avez – (si bas !) – chuchoté  
Qu'elle pleure !

\*

\* \*

Oui, l'indicible a flotté sur la mort des lys,  
Sous les berceaux effeuillés, sans fragrance,  
Où n'arrivent plus vos haleines de délices ;  
Car, sous les rameaux sans fleurs et comme souffrants,  
On dirait une senteur des Printemps qui dorment  
Sous le prisme à peine blêmi du Passé...

Fut-elle même, en ce Passé, l'une des formes  
Qui venaient, en mes rêves solaires, glisser  
Sur la frange des longs rayons flaves qui tremblent, –  
Elle rien qu'« approche » duvetée – et qui semble  
De l'air plus fraîchement ailé ?

\*

\* \*

Et moi, frigide égoïste à peine troublé  
Par la misère fastueuse de ces femmes,  
Là-bas, dans la fauve fournaise d'or,  
De ces brillants, de ces charnels décors  
Où hurlèrent et gémirent cent drames  
De faim, d'horreur et de royale abjection.  
Je sens mon cœur s'ouvrir « comme au soc un sillon »,  
Mon cœur où va germer la tendresse navrée, –  
À la problématique et vague affliction  
De la Devinée... – ou de l'Espérée,  
De celle qui n'est peut-être pas encore,  
Qui devient sans que son être soit plus un  
Que le bonheur qui plane au rose d'une aurore,  
Qu'un mirage, qu'un pressentiment de parfum !

# Nouvelle terre

*Pour Alfred Jarry*

C'est un premier rayon du couchant  
Cette blondeur rousse de cuivre qui baigne  
D'une lumière trouble, on dirait méchante,  
L'île proche, – d'expression incertaine.

Et déjà la lueur rougit ; – des frissons passent  
Dans l'air moins tiède, – ridant les voiles orange ;  
Le navire, très lentement, roule et tangué  
Sur les grosses vagues comme lassées,  
Roule et tangué et se cabre mollement, –  
Longtemps, – sur les grosses vagues qui se mordorent.

Et voici que nous entourent, nous emprisonnent,  
Comme de fluides mailles odorantes,  
Les émanations vitales du rivage ;  
Et plus les lignes se font noyées et mourantes,  
Plus la face des choses s'ennuage  
De cendre mauve, puis de violâtres ténèbres,  
Plus la possession de la terre s'affirme,  
Plus son souffle nous la révèle et nous pénètre  
De sa secrète essence intime.

Ô terre inconnue qui t'endors si près de nous,  
Si près et si loin, – par-delà ces masses d'ombre,  
Serons-nous mieux initiés à ta vie profonde  
Demain, par le bleu mensonge du jour, –  
Qu'en cette heure où tu t'abandonnes,  
Où tes nocturnes effluves parlent et avouent ?

Je devine ce qui frissonne  
Dans tes rues humides sonores de solitude ;  
Et ces odeurs chargées comme d'inquiet ennui  
M'apportent ce qui sourd – de trouble incertitude  
Angoissée des fumées de pauvres nourritures.  
Aussitôt m'apparaissent, brûlants et rougis,  
Derrière d'invisibles fenêtres,  
Les yeux navrés qui cherchent dans la nuit  
Sous les étoiles des fanaux rouges et verts  
Dont les longs rais se brouillent sur le ciel funèbre  
Un astre ami prévu qui tarde à s'allumer.  
Et voici, toute froide et comme murmurante,  
L'haleine si poignante des jardins mouillés,  
Pleine de confidences pleurantes :

Ô tant d'amours qu'avivent les renoncements,  
Qu'exaspèrent le « jamais plus » et l'impossible,  
Tant de vieux amours douloureux et charmants  
Fleurirent donc parmi les floraisons captives !

Terre inconnue qui t'endors si lugubrement.  
Je sens que tu ne me parfumeras pas l'âme  
De cette poésie surhumaine qu'exhale  
En l'ambre lumineux des étés triomphants  
Ma blonde Plage des plages  
Où chantent de presque immatériels ombrages  
D'un vert blond si diaphane,

Toujours voisine et encore fuyante  
Et que je n'ai bien contemplée jamais  
Que dans l'or tiède, embaumé, des rêves d'enfance...

Mais si tu me refuses le site aimé  
Caché ailleurs, loin de l'embrassement de tes collines,

Si tu n'es celle qui me retiendrait,  
Bercé comme par des tendresses féminines  
Par les féeries du seul songe qui renaîtrait,

Je vais trouver chez toi, sapide et franche hôtesse, –  
Et je le sais pour t'avoir à peine approchée, –  
Ce – qu'après tout – je venais peut-être chercher :  
Une tristesse harmonieuse à ma tristesse.

# Aube antillaise

*Pour Olivier de Goureuuff*

Le ciel net et floral, conscient de ravir,  
Dôme en cristal vermeil qui tinte au chant des cloches,  
Miroite, lumineux et doux : au pied des roches,  
Des noirs plongent au flot rosé qui va bleuir.

\*

\* \*

Dans les tamariniers des franges de frémir :  
De clairs gosiers d'oiseaux perlent des triples-croches ;  
Les palmistes roidis lâchent leurs plumes floches ;  
Les nacres du Matin se fondent en saphir.

\*

\* \*

Les bons nègres semés sur l'eau comme des mouches,  
Sombre pullulement rieur aux escarmouches  
Promptes, – raillent l'essor des longs canots pointus.  
Le lammbi corne avec des rauquements de fauve ;  
Et les pêcheurs au bleu des embruns fous perdus  
Guettent, le cœur serré, mourir les pitons mauve.

Martinique 1885.



# L'éveil

*Pour Jules Rivière*

En le rêve accompli du matin finissant  
Et le fluide cristal velouté de l'altitude,  
Comme s'épand le grand bonheur alanguissant  
De l'onde solaire, –  
Vers la cime où se trient les bruits des multitudes  
Une haute voix monte claire  
Des clochers neigeux d'ardente lumière.

\*

\* \*

Elle monte comme entrouvrant le splendor bleu,  
Comme une blanche émanation d'âme adorante  
Et la tiédeur des fleurs plus timidement odorante  
Semble suivre le verbe épuré dans les cieux.

\*

\* \*

L'enfant maigrelet dont le teint blême  
Se rose, à vos senteurs, de votre sang nacré,  
Jacinthes, révélation d'un ignoré  
Qu'il sent confusément, qu'il redoute et qu'il aime,  
S'emplit les yeux du féérique jardin,  
Craignant de mal faire – et qu'on le rudoie, –  
Profanateur de quelque inviolable Éden ;  
Et songe, – trop grisé pour montrer de la joie.

\*

\* \*

Ô ces arbres pareils à des bouquets énormes !  
Ô les bijoux d'or pelucheux des mimosas –  
Et le prisme dont le sumak s'irisa ! –  
Sous cette ombre qui n'est rien qu'ombre de fleurs, des  
formes  
D'une imprécise beauté glissent aux longs frissons  
Des calices, des grappes de corolles :  
Et s'il ignore les syllabes rauques ou molles  
Qui gardent tout l'Occulte floral dans leurs sons,  
L'enfant nommerait presque les êtres  
Que disperse dans une moire de soleil  
Le balancement des branches en gerbes,  
Et qu'une autre moire bleuâtre accueille  
Sous des rameaux voisins refermés.

\*

\* \*

L'Océan luit, proche et lointain, – rayé de tiges  
Où pointent des bourgeons menus, comme allumés ;  
Bricks hérissés de flèches, pêcheurs essaimés,  
Ces mouches blanches de l'abîme de vertige,  
Évoluent dans l'Enorme entre les dahlias ;  
Et l'enfant sent renaître il ne sait quoi d'intense,

De sublimement cher qu'il oublia,  
Une douceur comme un peu douloureuse, immense  
Pour sa frêle pensée et qui s'évanouit –  
Et revient, l'inondant, – ô pourvu qu'elle dure !  
Et flotte loin, ondoyante – et se dénature –  
Et plus troublante, rentre insaisissable en lui.

\*

\* \*

Il ne sait que l'éternel tourment est son maître :  
Que dès cet instant il est paria ;

Qu'il a ressenti ce qui n'a pas le droit d'être,  
Qu'aveugle au Réel sage et laid, il devient traître  
Et complice de l'ensorceleuse Maïa ;  
Qu'il sera dans l'esprit des hommes, ses bons frères,  
Le chasseur ridicule et peut-être maudit  
Qui confondra ses bulles roses favorites  
Avec le sinistre oiseau rouge de l'éclair ;  
Bien pis ! L'évocateur des croyances haïes  
Péril pour l'Espèce, ennemi de tout pays,  
Le noir scélérat qui minera le donjon  
Du vraisemblable, du profitable Mensonge !

Mais son âme où surgit à peine le Futur  
Plonge au gouffre d'or bleu des Mystères diurnes  
En une mélancolique sérénité :  
Trop de bien-être indéfinissable l'opprime :  
Et c'est l'exquis éveil de l'âme à la tristesse,  
À l'enivrante tristesse de la Beauté.

Des musiques vaguement, entendues  
Passent fugaces en lui, disant mieux  
Que les paroles qu'il murmure confondues,  
Ce qui veut pénétrer dans son cœur anxieux  
Par les faibles sens qui naissent et qu'il ignore.  
Mais voici qu'un doux air banal qu'il reconnaît  
Le ramène en-deçà de l'imprévue aurore  
Vers hier qui déjà s'embrumait :

\*

\* \*

C'est loin du tiède jardin de lumière,  
De luxueuse joie et de baumes errants  
Que de hauts murs où se cramponne un maigre lierre  
Font une demi-nuit sur des lilas souffrants.

Sous les sarments secs croûle un lambeau de tonnelle  
Où se perchent les oiseaux gris  
Aux lamentations sempiternelles ;  
Une obsédante plainte d'eau sur des débris  
Amoncelés en roches affligeantes  
Au prisme indigent dans les pâles remous froids  
Tinte et pleure – et douloureusement chante.

\*

\* \*

Pendant leurs lourdes couronnes de rois,  
En exil dans la pénombre humide,  
Des soleils blafards sur leur tige qui jaunit  
Cherchent inconsolablement leur dieu splendide.

\*

\* \*

Et l'on dirait que dans leur prison de granit,  
Interrogeant le jour funèbre qui se glisse  
Entre les toits moroses glacés de bleu noir,  
Les tristes fleurs reprochent leur supplice,  
Leur langueur et leur désespoir  
Aux maîtres miséreux qu'elles consolent  
D'une apparence de rayons,  
Aux poétiques égoïstes qui les volent  
À la joie ample des protéens horizons,  
À la gloire du divin sol aride  
Poreux et saturé de fauve jour ferveur.

\*

\* \*

Et tandis que l'air chante en lui comme exhalant  
Le charme noir de la pauvreté familière,

L'enfant se sent chérir le coin morne et dolent  
Dont il craignait l'éternel froid crépusculaire  
Du même amour que le beau jardin enchanté  
Qui fait vibrer en lui les tendresses discrètes  
Du Non-Humain plein de silence et de bonté.

\*

\* \*

Voit-il que désormais une chaîne secrète,  
Le lie à tout un Monde incompris, inconnu  
Dans son être profond et ses métamorphoses  
Et qu'il partagera d'un esprit ingénu  
Toute la joie et toute l'angoisse des Choses ?

\*

\* \*

Peut-être ! Ses pensers éclosent par milliers  
Voletants dans l'extase heureuse.  
Tout ce qu'il va pouvoir aimer ! Terre charmeuse !...

... Et son âme est une abeille dans les rosiers...

# Temps pâle

*Pour A. Chodzko*

Il y a sur la Mer comme une pâleur bleue,  
Comme une langueur de chers passés indistincts  
Qui reparaissent et se renoient plus lointains,  
Un calme trouble qui – bizarrement – console et pleure.

La brise vibre à peine aux harpes du grément,  
Traînant de si faibles musiques nostalgiques ;  
Le soleil adouci de lents grèbes qui glissent  
Caresse les eaux si mélancoliquement !

Debout au bossoir, – buvant la fraîcheur saline, –  
Toute la douceur de l'Océan dans mes yeux,  
Je te vois approcher en vapeur opaline  
Et ta forme, vaguement connue, se dessine  
Presque familière et presque mystérieuse.

Pourquoi viens-tu ? – Ah ! je pensais brumeusement à  
toi,  
Moins à toi qu'aux parfums qui ondaient  
Dans ce beau jardin si frais et tiède, si loin !  
Et que tu personnifias une seconde.

Il faisait un doux temps pâle aussi, ce jour-là ;  
Les verdureS chantaient au-dessus des volières  
Et des fleurs cachées disaient d'étranges « Là-bas »  
Dans le souffle nacré de la Mer.

J'étais auprès d'une autre, – inconsciente et nonchalante  
Qui guettait l'essor de fantômes bleuâtres,  
Dans les nuées changeantes,  
Entre les arbres.

Quand je te devinai, voisine d'âme – et belle, –  
Perdue parmi des femmes – et seule présente, –  
Qui me regardais suivre les visions frêles  
En les prunelles indifférentes

\*

\* \*

Tu captas mon être entier dans tes yeux :  
– Des ères mortes semblaient renaître, –  
Et tu fus comme affligée de me reconnaître  
Et tant – et si peu !

Sur des grèves plus belles, – en plein rêve ? –  
Dans l'alanguissement de plus immatériels parfums,  
Avions-nous eu, durant des éternités brèves,  
Un secret adorablement triste en commun ?

\*

\* \*

Ô le pourquoi de nos âmes désenlacées ?  
Ô le Passé, – fuir dans le Passé avec toi !

\*

\* \*

Mais déjà pâlit ta forme en l'air bleu plus froid  
Comme j'ai dû pâlir vite dans ta pensée...

# D'après Schumann

Ce sera dans longtemps – et très loin,  
Sans doute, – et par un soir mélancolique  
En deuil de son bleu incertain,  
En deuil royal faiblement purpurin ;  
Des vagues pleureront une glauque musique...

Car ce sera le soir – et sur une plage,  
Puisque, sous le voile des ans,  
Tu ne m'apparais un peu moins fuyante  
Que baignée de l'inquiétude âpre du large  
Et de crépuscule.

Il y aura de grands bois noirs sur la dune,  
Pareils à ceux où les soupirs des feuilles  
Semblent chuchoter, si bas ! ton nom.  
Que je le veuille  
Ou non.

Il y aura de lents oiseaux attardés  
Qui feront, dans l'air, des cercles tristes,  
Des senteurs tendrement tristes, comme oubliées  
Et retrouvées  
De tamarix.

Il y aura en tout une grande douceur  
Comme après des larmes.



Et tu ne seras plus le songe consolant qui passe  
Mais la Poursuivie, la Redoutée, chair et âme...  
– (La brise gémit des : Enfin ! et des : Hélas !)

Et malgré l'exultante folie de ma joie,  
Je n'irai que bien lentement vers toi,  
Tout angoissé, de moins en moins vite,  
Si comiquement honteux de n'être que moi.  
Que tu me reconnaîtras tout de suite.

Tu me souriras charitablement, – des yeux, –  
De tes larges, de tes profonds yeux, – radieux  
Encore dans la nuit tombante.

Et comme je ne saurai que te regarder.  
Pensant river ce bonheur toujours retardé.  
Oublieux des longues années supplicantes,  
Des longs désespoirs avivés de faux espoirs,  
Tu me tendras, plutôt condescendante,  
La pâle main qui m'a pétri sans le savoir  
Et tu te croiras la plus aimante.

# Marine

*Pour Narcisse Lebeau*

L'Océan lisse et froid dresse un glauque miroir  
Au-dessus des rochers et de la lande morne ;  
Un pâle goéland monte dans l'air – et s'orne  
D'un clair rayon cueilli dans les roses du soir.

\*

\* \*

Tout s'alanguit en un torpide nonchaloir ;  
Le promontoire aigu s'arrondit, tel un morne ;  
Un exotisme doux envahit tout ; – la corne  
Des bananes se cambre en la lune au bossoir

\*

\* \*

Et sur les gouffres d'eau crépusculaire et lente  
Je vois la vision surgir, qui violente  
Mon âme éprise des flots vides, incertains :

\*

\* \*

Un long trois-mâts qui va par filantes glissées  
Berceuses, dans la Nuit, vers d'éclatants lointains  
Comme un grand cygne noir aux ailes rebroussées.

# L'image

*Pour E. Avenette*

Les murs blancs... et mon cœur qui semble se fermer...  
Des voix... et les lourdes ailes d'azur des orgues...  
Et c'est le vague bleu de la mer  
Immense et trouble où le navire vogue  
Sous la lumière hostile et dure du Nouveau...

\*  
\* \*

Des plages  
Inquiétantes en l'énorme du  
Concentrent l'Etrange épars au large  
Et si craintivement espéré :  
Après les claires splendeurs barbares  
La vaste houle engloutissante des forêts  
M'absorbe en sa nuit d'or vert qui se moire  
De vols de flamme sourde et de reflets captifs.

\*  
\* \*

La cabane que, – doucement, – reprend la sylve.  
Sous les stalactites des banyans.  
Craque aux souples efforts impulsifs  
Des noires couleuvres des lianes...

\*  
\* \*

Rien n'y dit plus le roux pays brûlé,  
Loin sur une autre courbe du globe.

Plus même ces portraits jaunis qui se dissolvent,  
Fantômes déjà distants et brouillés  
Dans l'air mortel aux ombres d'Europe,  
Dans l'air perfide où ce qui fut le *Moi* d'antan  
Lentement et tristement s'évapore :  
Rien pour me protéger contre le flot montant  
Des impressions angoissantes et sauvages  
Qui ravagent de pauvres êtres devinés  
Tout près de moi, sous l'insondable des feuillages,  
Dans le sublime horreur de lois disséminées,

\*

\* \*

Rien qu'une image :

\*

\* \*

Une image dont l'or s'éteint,  
Dont le lourd coloris d'ineffable se teinte  
Dont le dessin brutal prend une grâce  
Évanescente dans la pénombre verdie, –  
Une douce fluidité mystique éparse :

\*

\* \*

La compatissante Marie,  
La Vierge maternelle dont l'œil brille  
Des diamants divins des larmes implorantes,  
Vêtue ainsi que les Madones de Castille,  
Descend vers nous, lente, en des blondeurs  
transparentes :  
Vers nous, les abandonnés des îles torrides  
Puisque le ciel aux violences bleues  
Inonde les palmes fastueuses ;

Puisque les forêts menaçantes, comme avides,  
Cernent la plage étroite qui s'éclaire  
Des conquérantes blancheurs d'une pauvre église  
Aux courts et lourds clochers ibères...

\*

\* \*

Et la vision rassurante qui s'irise  
D'une lueur que l'on voulut surnaturelle  
N'est plus la Vierge albe des chapelles  
Où s'aîlèrent nos âmes enfantines  
Montant si haut, si droit, – si peu craintives  
Entre les élancements des ogives ;  
La « Bonne Vierge » qui veillait près des courtines  
Des petits lits aux longs songes  
Légers – de nacre aérienne et duveteuse –  
Dont l'image, mystère exquis, en nous  
Celle si jeune et si tendrement soucieuse  
Que nos mères ont oubliée :  
L'image d'alors d'Elles-mêmes ;  
La Sainte Vierge avec des mots tout blancs priée,  
Des mots d'une blancheur transparente de gemmes, –  
La fleur céleste si neigeusement candide,  
Le lys nimbé de rayons stellaires !

\*

\* \*

Non, Celle qui fait ma tristesse moins aride,  
Qui veut bien partager du regard ma misère  
Et donne un charme d'exotique sanctuaire  
À la frêle cabane des grands bois  
Où sans elle, à ce jour smaragdine qui s'égare  
Sur le sol brut, les vertes parois  
Et de rares engins primitifs et barbares  
Naïvement peints et sculptés,  
Ne se révélerait qu'un refuge d'attente

De malheureux natifs sans cesse dépités  
Par les terreurs des Solitudes foisonnantes...  
Celle qui parle si nettement et si bas  
Dans l'énorme et confus frissonnement des feuilles,  
Dont le geste pitoyable m'accueille,  
Parfois désespéré, – toujours souffrant et las,  
Mieux que le prêtre plein de craintes fraternelles,  
De pitié tendre pour les âmes dans la nuit,  
Sait venir aux humbles qu'Elle appelle,  
Qu'Elle arrache à la force âtre qui les poursuit...

\*

\* \*

La blanche Reine des Souveraines,  
Celle qui donna la chair de son cœur,  
Son divin Torturé souriant dans les peines,  
Mort plein de pardon et de douceur,  
Aux pauvres gens de toutes les races humaines,  
Se veut pareille aux tristes errants des forêts :

\*

\* \*

Vous qui fuyez la case des lianes Qu'elle fleurit, –  
voyez :  
Son front sombre, ses traits Sont les vôtres :  
Ce lys qu'elle tient, d'où émane  
Comme l'âme de ce paysage d'exil :  
L'église ibère en la sylvie de Malaisie,  
Est un lys noir, – dans quels jardins secrets cueilli ?

\*

\* \*

Et ces fleurs ceignant la coupe mystérieuse  
Ne disent-elles pas des mots d'avant-printemps,

Voilés et si discrètement intenses,  
Essences des bonheurs estivaux épanchés,  
Ces suavités insinuanes,  
Ces haleines des hauts espaces embaumés,  
Ces jacinthes de Promesse ?

# La voix tintante...

La voix tintante, insistante de la sonnette  
Évoque, – pourquoi ? – dans la clarté du jardin.  
Cette voix ni très mélodieuse ni très nette,  
Rauque avec on ne sait quoi d'inquiet, – de lointain, –  
Dans le jardin clair, un peu nu, aux fleurs criardes,  
Brutal après la chaude ombre de l'avenue,  
Et l'améthyste vague des iris dans l'herbe drue, –  
Évoque, – pourquoi ? – une eau solaire où s'attarde  
Le bleu fantôme d'un fantôme qui se pleure...

(Eau de topaze du fauve cuivre qui tinte  
Dans l'énorme silence des heures trop bleues ?)

... Haut perron blanc, maison blanche, parfums de  
l'Inde,  
D'îles chaudes fleuries, – issus de soies ternies,  
De nattes, de coffrets en bois d'essences inconnues, –  
Meubles Empire comme en de lointaines colonies,  
Harpe érigée qu'étreignirent de beaux bras nus !  
– Vous êtes les familiers de mes rêves troubles.

Degrés où ondulaient les serpents irisés des traînes,  
Senteurs où revit la tiédeur des tailles souples,  
Miroirs où glissent tant d'apparitions incertaines,  
Harpe qui dus trahir à demi bien des secrets !

Je te connais, maison blanche, et m'est familière,  
Dans ce pré blanc et mauve tendre, cette rivière  
Lente, lente, qui perd ton image à regret.



Voici, longue et menue, penchée sur l'eau solaire.  
Une fillette vêtue de gaze bleue qui chatoie,  
Une fillette pâle, étrangement languide  
Qui frissonne, se retourne et vient droit à moi.

Ô la poignante douceur du regard humide,  
Le navrement passionné de ces grands yeux noirs !

Elle me prend la main sans parler – et me guide  
Vers une pièce fraîche au jour comme bluté :

Ces portraits flous, ces paysages de mystère  
Sont des visages et des sites qui hantèrent  
Les visions de l'enfant bizarre que j'ai été.

De vieux airs oubliés renaissent ; ils chantèrent  
En mes nostalgies, – où et quand ? Je ne sais plus...  
Mais leur tristesse est plus charmeuse, – reconnue.

Tout a son double en moi, jusqu'aux choses banales  
Ces stores bêtes où d'affreux Mongols de carnaval  
Exultants sabreurs à barbes de fil de fer  
Se livrent à d'écœurantes danses guerrières ;  
Ces tentures ornées de Chinoises qui baillent –  
Et bâillent le hurlant ennui qui les ravage,  
Ces écrans où se ruent en vols fous, – en nuages, –  
Les diables des fumées d'opium, – ces éventails,  
Monstrueux papillons souffletant les murailles...

\*

\* \*

Puis tout s'efface : Plus rien que des parois nues  
Fendillées par les fresques blêmes de la pluie...

Je suis seul : La petite amie bleue s'est enfuie  
Et les prunelles noires, – je ne les ai pas lues !  
Il ne reste plus rien, dans le désert de plâtre,  
Que deux toiles jetées contre un mur : – deux ébauches :  
Sur l'une d'anxieux grands yeux noirs me regardent,  
Emergeant de la brume où le visage plonge,  
Beaux yeux très amis, tics doux, mais pleins de reproche  
Qui m'attirèrent, à mon insu, jusqu'ici  
De l'avenue aux parfums de lourde verdure.

L'autre, c'est un étang chryséen qui fulgure  
Près d'un bois moite d'arbres pleureurs et transis ;  
Flottante, à la surface, une robe s'azure  
Sous un morne vol d'oiseaux de mer égarés...

Et m'obsède cette fillette rencontrée  
Dans la maison magique aux reflets d'autres temps :  
Je crois maintenant l'avoir aimée, – ou rêvée  
Et peut-être pleurée lorsque j'étais enfant...

Êtes-vous un appel, – un avertissement,  
Le remords de telle existence révolue,  
Un charmant spectre qui me hait et me tourmente.  
... Il se peut que ma folie seule vous ait vue,  
Fillette bleue qui n'êtes pas ou n'êtes plus !

# Lied dément

Que n'es-tu Elle ? – Tu fais parler  
Ces cordes métalliques, ces cordes froides  
Comme toutes mes joies exhalées :  
Comme sa voix !

Sous le vol frôleur, la caresse blanche de tes doigts,  
Ô cet éveil d'une harpe lointaine  
Qui LA dit cruellement, doucement pour moi !  
Qui traduit, en la suavisant, ma peine  
Ou m'exalte d'un bel orgueil mélancolique !

Une harpe ?... Non !... (Ces paroles magiques !...)

C'est Elle ! – Nulle autre qu'Elle,  
La Sérieuse tendre, un peu mystique,  
N'eut l'âme ainsi de bleu pâle ailée :  
Nulle autre n'eût dit, si charmeusement apitoyée,  
Ces mots de caresse qui font pleurer...

Mais la voix amie, la voix émue  
Ne sonne plus que dans les années disparues...

Ce frisson dans l'air !... Elle est tout près !  
Ô ce chant si pur et si frêle !  
Puisqu'elle revient, pourquoi pleurer ?

Une exquise folie me prend : Tu deviens Elle ;  
Il me faut venir près de toi

Sans bruit, – effleurer ta chevelure pareille  
Où les moires de mes rêves défunts ondoient...

Ô les rosiers blancs de ta gorge... Être l'abeille !

Je te laisse : Demeure Elle ! Si je me penche,  
Je verrai tes yeux pleins d'un autre ciel  
Et saurai toute ma démence...  
Que n'es-tu Elle ?

Mais le motif reprend, douloureusement calme,  
Plainte résignée dans l'Automne qui se fane...

Ô qu'il torture délicieusement l'âme,  
Le dieu triste, Robert Schumann !

# Caladoras

## TÉNÉRIFFE

*Pour Mme F. Fénéon*

Elles demeurent en d'étroites rues humides,  
En de vieilles maisons basses, crépusculaires  
Malgré le jour d'or bleu fervide  
Où semblent s'évaporer les tuiles solaires,  
Les Saharas de blanches terrasses  
Et les squameuses végétations d'Afrique.

Elles brodent, sur de petits métiers bizarres  
Faits de lattes asymétriques,  
De vieux clous tordus et de ficelles,  
Des fleurs de formes surnaturelles,  
Des croix fantasques de vitraux antiques,  
D'arachnéennes, d'aériennes rosaces  
Ou des papillons qui vivent sur d'autres astres.

Et tous ces motifs s'isolent ou s'entrelacent  
Sur la toile ajourée ou sur la soie,  
Si clairs et d'une si ferme finesse  
Qu'on dirait de l'ivoirerie chinoise.

Elles passent des semaines dans la tristesse  
Des chambres aux volets clos, – en les limbes gris  
D'un automne factice que rien ne fleurit  
De lumineux qu'un rayon pâle  
Fané, cendré par les treilles du patio  
Où roucoule et pleure la lamentable,  
La lente plainte d'un filet d'eau.

Et leurs yeux las qu'émouit un laci de fibre  
Se brûlent à prêter aide au soleil voilé.

Elle vivent, si c'est là vivre,  
Dans l'angoisse de heure trop vite écoulées :  
Ô ce minute quelle ont perdues  
Parce qu'un brouillard rouge noyait le dessin,  
Parce que de lame aiguës  
Fouillaient leur temps ou que dans leur crâne étroit  
Par un étau féroce aux pressions broyantes  
Éclatait le vacarme de cent rue hurlantes !

Ô la honte de tâche non finies,  
Du travail refusé pour un jour de retard,  
Le dur sermon et le vanie  
De acheteur méprisants ou hilares  
Chez qui le broderie tombent en avalanches  
Ou s'accumulent en névés  
Dans l'été floral de haute galerie blanche !

Alors ce sont le nuit abolies, le lever  
Deux heure avant l'aube, après de veillées folles

Dans une indigente lumière jaune  
Où volettent de monstre d'un noir bleu,  
Aux crépitements de mèche qui charbonnent,  
C'est la hâte qui se change en fureur,  
... L'aiguille qui glisse,  
Entre le doigt moite moins crispés,

... Voici les fleurs et les papillons qui s'irisent...  
Et les réveils, les reins brisés,  
Après de longs sommes de vingt secondes...

Vite ! – une gifle d'eau glaciale sur les yeux,  
Dans le patio sonore, d'un noir de tombe, –  
Et la lutte reprend, plus enragée, plus anxieuse ! –

... Aussi leur paraît-il qu'une aurore de fête  
Egaye de feux roses les murs rechargés  
Les matins chantants où – l'ouvrage terminé,  
Orné de faveurs bleues ou cerise, – elles guettent  
Dans un miroir piqué l'effet de leurs toilettes.

Car elles vont prendre le large, pavoisées  
De robes claires et de rubans d'arc-en-ciel,  
Leurs joues roses, mates, bistrées,  
Insidieusement poudrerisées  
Et peut-être une idée retouchée au pastel.

Elles vont franchir, sous l'azur et dans la brise,  
Des espaces géants, – des centaines de pas ! –  
Voir de vraies fleurs, de vrais papillons qui s'irisent,  
Des branches qui secouent leur neige d'incarnat  
Légère, tournoyante, embaumée ;

Et dans l'air chatoyant des rues hautes  
Qui ne domine plus qu'un diadème de monts  
Flaves et rouges et poudrés de pierreries.  
Leurs prunelles de diamant noir ou de beryl

Libérées du crépuscule, refléteront  
Un décor de lumineuse féerie

Tout d'ors embrasés qu'avivent les bleus profonds  
Des ravins de saphir striant l'incendie fauve,  
Sous l'étincellement himalayen  
Du Pic, monstrueuse gemme de neige mauve.

Bientôt, groupées sur une véranda qu'elles émaillent  
Comme de bouquets criards et charmants,  
Elles s'étudient, se complimentent, se raillent,  
Si expertes ! inquiètes pourtant  
Du sort qu'emprisonne encore la porte close...

Que dira le Señor suizo (?) – francés (?) – inglés (?)  
Dans son espagnol incorrect mais plein de choses ?  
Refus ? amende ? ou prime de dos reales  
Récompensant royalement les ophtalmies ?

Ah ! sait-on ! Des voix claires chantent, caquetantes,  
Mais que le vermillon factice est éclatant  
Sur telles joues rondes, blêmes.  
Et quel éclipse du blanc soleil des sourires !  
Ah ! vivre loin du marchandage, des niaises transes,  
Des sous jetés, repris, – du perpétuel âge de cuivre !  
Ah ! bien loin, souffrir plus de souffrances moins viles !

Et les regards vont, instinctivement au Bleu immense  
Qui baigne l'île splendide et mesquine d'infini :  
Ce port à jamais estival et endormi,  
Ce port triste et blanc, – si africain ! – où se révèle  
Le voisinage du chaud, du morne Maghreb,  
A vu passer les caravelles aux lentes ailes  
Parties à la découverte de nouveaux rêves.

Plus tard, en des siècles moins héroïques,  
Des nefes lourdes à faux airs de galions



Mouillées là, sournoisement pacifiques,  
Près des môles en pierres volcaniques,  
Emportaient, à la nuit, dans leurs sourds entreponts,  
Les reines futures des Amériques

Vers des palais d'ambre solaire.  
D'ivoires, d'ors et de bois parfumés,  
Tout chantants de beaux oiseaux, – emplumés  
D'aubes de perle mauve et de couchants incendiaires.

Files, – quand l'oracle aura prononcé,  
L'oracle boréen, féroce ou débonnaire,  
Files redescendront vers ces maisons basses, tassées,  
Qui forment comme un crayeux cimetière...

Maintenant ce sont les *novios* et les maris  
Qui s'en vont au loin par les routes bleues ;  
Elles, – s'étioleront au jour pauvre des patios gris,  
Fiancées et femmes, captives autant que veuves...

C'est pourquoi les œillades sont si tristes,  
De leurs yeux, bijoux nocturnes sous les cils lourds,  
Les œillades qui vont à l'espace, aux joies libres  
Bien plus qu'à tel espoir de fortuites amours, –

C'est pourquoi ils inquiètent, poursuivent, géhennent,  
Haineux parfois, éloquents toujours,  
Ces beaux yeux déments qui se plaignent, qui se  
plaignent

# Pour les « bonnes sœurs » des fous

Fantômes errants loin des routes du Soleil  
Dans le jardin enchevêtré des limbes grises,  
Un instant surgis des gouffres de quel sommeil ?  
– Feuilles mortes, fêtus pour les mauvaises brises, –

\*

\* \*

Les pauvres êtres vont, passifs, entre deux crises,  
Par le jardin réel mais aux songes pareil  
Que vous avez créé pour leurs jours de réveil  
Tout calme et souriant, paré de fleurs exquises :

\*

\* \*

Des fleurs ! C'est le Passé, l'Enfance aux clairs matins :  
Puisqu'ils pensent, voilà les beaux rêves lointains  
Que vous leur rendez en les baumes des corolles,

\*

\* \*

Les rêves des « jadis » aux lucides espoirs !...  
Vous, fleurs mystiques, vous les grands lys blancs et  
noirs  
Dont le parfum s'exhale en si douces paroles.

# Paraphrase d'un chant d'enfant dans le soir

*Pour Gustave Kahn*

Des voiles tremblotent au vent dormant  
Comme des papillons qui se posent ;  
Sous le ciel où s'éploient des ailes de flamant  
La mer froisse sa soie aux fils de souple nacre rose  
Et mon désir vogue au loin  
Sur l'ample lenteur des houles.

\*

\* \*

Les maisons noires du monotone chemin  
Malgré moi, là-bas m'attirent comme des goules :  
Ô leurs regards jaunes de trahison  
Reflétés par le ruisseau nocturne qui rampe,  
Leur pauvreté méchante de prisons,  
Leurs recoins louches, l'eau cuivreuse de la lampe  
Baignant d'ennui triste les murs luisants  
Où glissent de longs fantômes évanescents,  
Les frustes portraits hostiles qui me regardent,  
Qui rient quand les voix brutales me font pleurer !

\*

\* \*

Ô quitter  
Le crépuscule adorablement ami qui s'attarde,  
L'horizon encore faiblement doré  
Et la touffeur suave de la sente  
Où les ardents genêts versent le trouble exquis  
De soleils inconnus et d'étranges tendresses

Dont les inquiétantes douceurs caressantes  
M'exaltent et m'oppressent  
Pour m'asseoir près du foyer sans flamme, conquis  
Par la cendre funèbre et par la nuit.

\*

\* \*

Ô l'horreur semble entrer en moi ! Les murs se dressent  
Tout près ! – La porte bâille, gouffre clair et froid,  
Les chats affamés vont rôder autour de moi,  
Leurs larges yeux phosphorescents pleins de détresse.

\*

\* \*

Adieu grand ciel, pâle à présent – et qui souris  
De ton dernier nuage voyageur de mauve agathe ;  
Adieu bel espace tout à moi où de longs bruits  
Tintants et veloutés montent, où des ailes battent ;  
Adieu libres parfums des herbes dans la brise,  
Enchanteurs des heures bleu-sombre de mystère !  
Tandis qu'en moi des vols illimités s'ébattent  
Mon corps fluet grelotte des proches colères.

\*

\* \*

Mais qu'importent les cruels grondeurs s'ils ne lisent  
Le secret dont mon cœur s'est fleuri,  
S'ils ne soupçonnent que je sais ce qu'ils ignorent,  
Ce que fanerait leur imbécile mépris,  
Le sens prodigieux de balsamique aurore  
Profané, hideusement incompris

D'un mot qu'ils disent sans frisson, la voix railleuse,  
Le sens âcre et délicieux d'aimer !

\*

\* \*

Ah ! tout m'est clair dans la nature merveilleuse :  
Soupirs d'extase de l'air qui frôle la mer,  
Rayons tremblants aux larmes d'aube des jacinthes,  
Trouble pourpre du soir charmeur, – enveloppant  
Si passionnément la sylve tiède en son étreinte,  
Candide langueur des lys pâchés, contemplant  
Les étoiles qu'approche un songe de rivière,  
Fluide ivresse du neigeux nuage et des oiseaux  
Qui s'azurent dans la haute lumière :

\*

\* \*

Je vois les moelleux, les insidieux réseaux  
De la mélancolie emparadisante qui flotte,  
Magicienne enlanceuse aux persuasions  
Souples – qui changent la frêle aspiration  
En un ravissement adorant qui sanglote :

\*

\* \*

Car dans le val rosé de pâles tamarix  
Où la lueur d'or bleu des vagues met ses moires  
Mes yeux ont connu la caresse de te voir  
Ô toi qui sais aussi quel mystère sourit  
Dans les délices qu'on peut boire  
En l'incertaine émotion d'un jour de juin, –  
Fraîche et fiévreuse ;  
Toi qui passais et qui t'en vins  
Si grande et belle en ton rayonnement de fleur heureuse,

Et me pris câlinement les bras et les tins,  
Me regardant, comme étonnée – et plus rêveuse  
Devant ce qui naissait de tes yeux dans mes yeux ;  
Toi qui partis plus grave – et presque apitoyée,  
Puis réaccourus près de l'enfant anxieux  
Tout tremblant, Pâme conquise et noyée  
Et m'embaumas de cette ardente floraison,  
Ta bouche, en un baiser lent qui frémit encore  
En moi, le cher baiser où plus s'éploie  
De quel regret charmeur ? que de compassion...

\*

\* \*

Que je souffrirai si ton nom  
Sort de leurs lèvres grossières et méprisantes,  
Ton nom auquel tous mes rêves chantent,  
Que je voudrais pouvoir seul prononcer...  
... Rarement ! d'une voix autrement nuancée  
Pour mieux en goûter la musique ensorcelante !

\*

\* \*

Ô savoir m'envoler comme un sylphe, en la nuit,  
Vers ta fenêtre ouverte au souffle des glycines.  
Dire adieu pour jamais à ce qui me ravit,  
À mon royaume d'espace et de brises hyalines,  
D'espoirs imaginaires réalisés  
Par de bleues et lumineuses magies, –  
Écarter les rideaux de fleurs et me glisser  
Près de toi comme un tout petit se réfugie ;  
Dormir de ton sommeil en tes bras parfumés,  
À ton insu – et sans que tu le rêves même –  
Et sans que nous puissions nous éveiller jamais  
Pour que tu ries de ce que je t'aime !...

# La haute baie qu'enseillent

La haute baie qu'enseillent tes cheveux d'ambre  
Semble planer du vol des tourelles  
Vaporeuses, presque roses – et si frêles  
Dans le ciel lilas tendre,

\*  
\* \*

La baie – entre le sourire des ravenelles –  
Ouverte sur le bleu glacé des cimes,  
La blondeur de longues terres ondulantes  
Sous la brise pulvérulente  
Des pollens d'aurore d'un Mai qui ne se termine,

\*  
\* \*

Et ce mur de froide turquoise  
De la mer montant dans la nue...

\*  
\* \*

À demi somnolente en l'extase  
De l'altitude sublime et de l'étendue,  
Tu vis mélancoliquement sereine,  
Mêlée aux flottants secrets de l'air plein de rêves.

\*  
\* \*

Ta beauté faite des quintessences  
Harmonieuses des beautés qui te sertissent  
Avec plus de liliale radiance,  
Suave comme un parfum d'aube et presque triste  
Gonfle mon cœur ainsi qu'un adorable  
Sanglot plein de trop exquise désespérance.

\*

\* \*

Mais tes yeux qui reflètent l'inconnaissable,  
Le suprême azur où nos vœux n'arrivent  
Par-delà tant de cieux invisibles, –  
Disent à ma vaine tendresse  
Ton divin spleen de n'aimer et de n'être aimée  
Que dans le Songe et dans l'Impossible.

\*

\* \*

Puisque tu ne saurais, ma nivéenne enchanteresse  
Prisonnière des hautes zones embaumées  
Sans souillure à ta floraison miraculeuse  
Enivrer d'âmes qu'aux régions lumineuse.  
Toi dont le charme blanc vaut toutes Kabbales.  
Fais de moi, – pour qu'au moins je m'affole et je meure  
De tes transports en tes communions astrales  
L'oiseau fougueux dont le vol noir ne s'épeure  
Tout noir sous les flammes de ta chevelure,  
L'oiseau douloureux dont les ailes jamais lasses  
Te porteront, – ô la plus cruelle des pures  
Des jacinthes aux roses de l'Espace !



# Devadassi

*Pour Henry-Edmond-l. Cross*

Les parfums se font si morbidelement doux,  
Des jacinthes – au crépuscule mauve,  
Si tournoyants sous les dômes de velours  
Des lourds catalpas et des algarrôbas,  
Que tout vire en un trop capiteux bonheur,  
Pensée et sens confondus ;  
Et que le paysage ne vit plus  
Que de visions intérieures :

\*

\* \*

Des feuillages d'or vert pelucheux  
Poudrent d'un pollen de pierreries  
Les étangs sacrés aux nappes cuivreuses  
Œillés des reflets des lotus et des iris.

\*

\* \*

Puis un bois de nacre fluctuante,  
D'aérien et palpitant satin.  
Dont chaque arbre est une fleur géante,  
N'a qu'un murmure si duveteux et lointain  
Que l'on dirait des âmes d'oiseaux morts qui chantent,

Et dans le dernier jour nuance  
Par les pétales diaphanes,  
Des ombres aux chaudes nuances  
Surgissent des fragrant gazons fanés,

Tourbillonnantes comme un vol  
De grandes guêpes de gaze

\*

\* \*

Et tout s'endort dans la nuit molle  
D'un sombre saphir d'abîme  
Fiévreuse de l'extase  
Des corolles.

\*

\* \*

Mais peu à peu l'ombre s'anime  
D'ondulations d'un bleu vert indécis  
De luciole ou de phosphore  
Et d'une lueur tiède qui vacille  
Naît une forme.

\*

\* \*

Un rayon de fluide argent rosé,  
D'un rose délicieusement triste  
L'éclaire seule, âme d'astre féminisée,  
Que voile une brume d'opale qui glisse,  
S'enroule et se déroule, révélant  
Sa vénusté frêlement fleurie :

\*

\* \*

Elle se penche et se cambre au rythme lent  
De sanglots de harpes stellaires qui supplient ;  
Ses gestes divins de lasse souffrance  
Disent l'amour navré qui renonce  
Et son sourire est douloureux d'être cruel :

Les roses-thé de ses mains se tendent  
Pour repousser – si tendrement !  
Implorer l’enviée angoisse d’être seule !

\*  
\* \*

Et les Mondes, scintillants ors pâles qui passent  
Dans l’insondable et le ténébreux  
Des gouffres de l’Espace  
Se meurent de la nuit solaire  
De ses yeux.  
Lors mon âme et les âmes pareilles qui errent  
Vers l’au-delà des bonheurs d’effroi  
Gravitent captées et ravies au Moi  
Se perdent en les prunelles énormes  
Qui les baignent d’un Inconcevable dément  
Et les éblouiront pour éternellement  
De leurs visions splendides et mornes.

Majorque, 1898.

\*  
\* \*

Sur l’arc vert de la plage apaisée  
Où le matin mélodieux descend,  
Ta maison pâle entre les palmes balancées  
Est un sourire las sous un voile flottant.

\*  
\* \*

Ces longs stores sont des paupières affligées ;  
Des fleurs se meurent dans la nuit des banyans,

Des fleurs du violet velouté si souffrant  
Des tes doux yeux couleur de pensée.

\*

\* \*

Ces lourds parfums égarants, confondus  
Des bosquets fragants comme des temples d'Asie...  
... Brouillards embaumés sur l'horizon défendu ?...

\*

\* \*

Est-il vrai qu'il soit cruellement revenu,  
Cédant à quelque nostalgique fantaisie,  
Trop tard, le trop aimé que tu n'attendais plus ?

# L'initiatrice

*Pour Henri Fauvel*

Tu m'apparais dans les sentes d'un vert ombreux  
Où les feuillages sombres et luisants font prendre  
Aux lacs de ciel baignant leurs rameaux ténébreux  
Des profondeurs plus diaphanes et plus tendres ;

Dans les jardins abandonnés et somnolents  
Où veille l'ennui blanc des statues ;  
Sur les « hauts-lieux » touchés d'automne consolant,  
Exquisément grave après les splendeurs perdues,  
Si pitoyable aux pauvres hommes anxieux, –

Surtout dans ce doux or des collines d'automne  
D'où l'on domine des plages de Tennyson  
Blondes, presque roses et rêveusement bleues,  
Où l'air bruit si mélancoliquement

Qu'il semble parler comme une voix qui regrette  
Et promet un renouveau pâle et plus charmant,  
Avec plus d'« oublié » dans l'âme des fleurettes.

Tu m'apparais ou je te devine plutôt  
À ce frisson qui fait onder les flots  
D'herbes grises presque violettes.  
Et les feuilles de cuivre tachées de lilas ;  
À cette clarté non solaire, adamantine  
Et comme fraîche, – née en un ciel plus lointain,  
Qui refléurit pour un instant les plantes lasses

Leur instille un parfum qu'elles n'ont pas connu  
Et rapproche un mystérieux Inaccessible :

Oui je t'« entrevois » transparente en la nuée  
Illuminante d'air plus limpide et plus libre ;  
Et t'entrevoient aussi tous mes frères souffrants,  
Déments qui brûlent d'exaspérer leur martyr,  
Leur fureur de rendre la Beauté, – de traduire  
Par de sourds accords d'ingrats mots indifférents  
Ce qui les enivra d'adorable tristesse.

\*

\* \*

Et tu es bonne – car tu révéles tout bas  
L'Indicible promis à celui qu'on délaisse,  
Le sens des secrètes voix qui ne sonnent pas  
Mais s'insinuent en les sommeils morts de nos âmes,  
La charmeuse langueur des cœurs inconsolés  
Par des soirs émouvants comme un Passé, – voilés  
D'apitoiement gris-bleu comme tels yeux de femme, –  
L'espoir sans forme et d'autant plus magiquement  
Berceur, – grand flot roulant dont l'azur berce et noie  
Et ces lents, profonds et discrets déchirements  
Plus divinement caressants que toute joie  
Et tu es femme, tu es femme, intensément  
Femme ! – puisque si fluide.  
Si ultra-stellaire et nitide  
Que soit ton être éclos d'un bleu ravissement  
Tu sais les torturer, les inquiets poètes.  
Voyants inassouvis bornés de vision,  
Du demi-bonheur de ta présence imparfaite  
En instillant en eux la persuasion  
Que, seule, tu connais le parfum de leurs songes  
Et le regard toujours vainement imploré  
Plein d'Eternel après trop de si courts mensonges –  
– Et tout le « Voilé » nostalgiquement pleuré !

# Einsamer Wanderer

D'EDWARD GRIEG

*Pour J.E. Coulembier*

La monotonie  
Des longs versants roux  
M'opresse avec le désir fou  
D'un « ailleurs » d'une molle grâce indéfinie.

\*  
\* \*

Un oiseau fauve et cendré  
Comme le chemin brûlant et pâle  
M'accompagne entre les rigidités spectrales  
Des grands pins noirâtres altérés...

\*  
\* \*

De loin en loin il plonge avec un sifflement de joie  
Entre les rochers bleus d'une source tarie,  
Puis de nouveau sa soif lugubre crie  
Comme mon désir clame au fond de moi.

\*  
\* \*

Et si haut ! – d'un azur charmant, – presque liquide.  
Visé de loin par les ultimes flèches végétales,

Raille le glacier au sourire de cristal,  
Le barbare, l'énorme gemme translucide...

\*  
\* \*

... L'Été du Nord plein de sourds avertissements  
Me ravage de sa violence triste, –  
Et je vais, cheminant – si lentement !  
Vers cette reculante vallée où persiste  
Une fumée en fil d'opale dans le Vert,  
Rassurante comme une voile sur la Mer !

\*  
\* \*

Je pleure en frère sur la saison finissante :  
Devant moi rien qu'automne et qu'hivernale nuit  
Dès que s'arrêtera, – dans quel recoin d'oubli ?  
Ma solitaire, ma débile force errante...

\*  
\* \*

Si j'approche, ce soir, du sauvage foyer  
Vers lequel un espoir lamentable me porte  
Quelque belle fille viendra m'ouvrir la porte,  
Belle. – Je la beauté du roc et du hallier, –  
Qui scrutera d'un regard âpre ma détresse  
Et s'indignerait de savoir qu'un seul instant  
J'aie pu faire en des jours défunts, – presque récents,  
En des yeux ingénus fleurir de la tendresse !



# Êtres familiers

*Pour A. Passemard*

D'autres sont nos fiers inspirateurs  
Et les guides impérieux de notre vie :  
Parfois nous les voyons flotter, – dans les hauteurs  
Ouraniennes comme tièdement ravies  
D'être inaccessibles et bleues ; –  
Parfois, plus rapprochés et peut-être abordables,  
Ils glissent en des paysages vaporeux  
Qu'ils nimbent d'une beauté presque redoutable ;  
Mais toujours, semble-t-il, fuyants, aériens,  
Ils nous oublient bientôt dans le Réel mélancolique.  
Sans rien qui dise leur divin sillage, – rien  
Que la tristesse des grands horizons nostalgiques,

\*

\* \*

Mais Eux – rarement nous délaissent ;  
Ils guettent nos joies et nos angoisses,  
Font plus pénétrant ce qui nous caresse  
Et veloutent ce qui nous froisse.

\*

\* \*

S'ils nous abandonnent, rebutés,  
Et retournent pour un long siècle d'une heure  
Vers leur excelse et florale demeure  
Toute de parfums, d'harmonieuses clartés  
Fines et légères,  
Où nos songes d'enfants nous menèrent,  
En un ciel d'une si grisante volupté

Qu'il semble un cœur de jacinthe pâle  
D'une roseur imperceptiblement bleutée,  
Tout revêt pour nous une teinte fatale :

\*

\* \*

Le monde entier sous les nuages effrayants  
Qui roulent de livides horreurs chaotiques  
N'est plus qu'un Hell d'expiations tragiques  
Où nous peinons, faibles et grelottants,  
Sous la Menace informulable et trop comprise.

\*

\* \*

Mais dès que nous refrôle leur protection,  
Comme un duvet de grèbe qui serait rayon,  
Il nous paraît que toute notre âme s'irise.

\*

\* \*

Eux ne se montrent pas : Nos cœurs les voient  
Comment nier et comment douter  
Alors que devant un absolu de Beauté,  
Quand notre pouvoir d'admiration se noie,  
Nous sentons, – confondus, muets, presque'hébétés, –  
Qu'un autre pour nous et en nous pleure de joie ?

# Rade nocturne

*Pour Emile Verhaeren*

Ces maisons louches, ces quais verdis, – ces ruelles  
Qui s’ouvrent, plus sauvages que de bois hantés  
Dans la muraille de briques obsédante,  
Où les fenêtres font vivre des yeux cruels  
D’une malice bestiale,  
Ou si tristes, le soir, avec leurs regards de cuivre pâle,  
Tout cela m’a tant fasciné quoi que j’en aie,  
De ma colline sur l’autre bord de la baie,  
Entre les fûts grêles des mâtures,  
Que j’en viens, non plus à me figurer,  
Mais à voir, à sentir, à « vivre en double »,  
Malgré la distance et les tulles troubles  
Miroitants sur l’opale verdie ou la cendre violâtre  
De la nappe morne où sommeillent des frissons houleux,  
Toute la vie étrangement brutale et âpre  
Qui grouille en la ville sourdement tempétueuse.

\*

\* \*

Même, il n’est plus pour moi d’opacité :  
La nuit, derrière les bastions et les tours,  
À travers les bancs de mesures concrétées,  
Je découvre au fond des arrière-cours  
Que la houille a comme polies  
Le flux noir et pressé des « Sorties » ;  
... La porte souffle un rougeoiement  
Fervide et âcre de l’enfer de braise  
Dont s’empourprent splendidement  
Les perles de la bruine traîtresse  
Où s’enfoncent les corps déjetés par la toux,  
La féroce, l’atroce toux aux rauquements fous,

Plus navrante qu'un sanglot d'enfant qu'on maltraite.  
Qui râle et tinte et râle dans le faubourg sépulcral...

\*

\* \*

... Là sont les taudis puants de musc où s'apprêtent  
De pauvres vieilles au teint caricatural  
Fleuri de brique tendre et neigeux de céruse  
Les yeux pleins d'un gros sommeil puéril,

\*

\* \*

Plus loin, dans les venelles confuses  
Et ténébreuses, les chenils  
Humides, empestés, où s'atrophient  
De petits êtres nus, grelottants, qu'horrifient  
Les glaçants sifflets brefs, les rêches frôlements  
Des rôdeurs le long des murs friables  
Ou les pas lourds des argousins plus redoutables...  
... Et se personnifient, lugubrement  
Planantes au-dessus des bouges, des sentines  
Et des scintillantes officines  
Où se transmuent en or les sous vert-de-grisés  
Extorqués à des méfiances besogneuses, –  
Les malédictions dispersées  
Et les muettes haines peureuses  
Qui montent de ces lieux d'abomination :  
Lupanars, prisons, casernes, hospices...  
Combien d'ailes noires battent à l'horizon.  
Combien d'affreuses bouches noires hurlent et crissent  
Tandis que des reflets d'or et de sang  
Dansent sur la rade aux vagues de sanie...

\*

\* \*

Et là-bas – sur le voilier qui s'en vient, glissant  
Si lentement, au creux des vagues appesanties,  
Pour l'homme du bossoir fiévreux, troublé  
Par l'approche sourdement révélée  
De la Grande Terre espérée et menaçante,  
Surgit une floraison d'étoiles rassurantes ;

\*

\* \*

Les vils quinquets ont des feux roses, printaniers,  
Qui lui mettent un Avril sensuel dans l'âme :  
Les faibles rumeurs de la ville qui brame  
Répondent, tendres et familières  
À des musiques renaissantes en lui...  
Plus d'un sentiment regretté s'épanouit  
Tout nouveau – mais si reconnaissable  
En son être qui se réveille des lointains...

\*

\* \*

Ô vieille ville appelée en songe et secourable  
Aux désirs épars sur le désert marin,  
Qui vas tendre tes coupes banales  
Mais pleines d'énorme et de riche illusion  
Aux errants assoiffés par les privations  
Et le mirage des Sybaris tropicales,  
Qui feras, pour leurs exigences de naïfs  
Flamboyer ton luxe de parodie  
Et combleras leurs vœux insanes, excessifs  
De ninivite luxure et d'ardente poésie  
En leur livrant tes étranges filles dont les yeux

Finissent par refléter le brûlant mystère  
Des profonds cieux du Sud où montèrent ces vœux...

\*

\* \*

Ville infâme, despotique et meurtrière,  
Bagne, dépotoir et charnier,  
Parfois je suis tenté de t'aimer  
Squalide sur ta pestilentielle grève,  
Toi qui veux assouvir les misérables rêves  
Des parias mégalomanes de la Mer !

# Phrases

*Pour Camille-Louise Brisset*

... Des phrases de ce Chopin que l'on oublie,  
Qu'on admire mal ou qu'on méconnaît,  
De ce « pianiste rien que pianiste », – halluciné  
Qui sut tout l'Occulte de la Poésie :  
De cet « acrobate » de cet « ignare »  
De ce « brouillon follement compliqué »  
Dont tels équarrisseurs ont, – malchance plus rare ! –  
Reconnu le « CÔTÉ DISTINGUÉ »...

\*

\* \*

... Du précieux trouveur de plaintes stellaires,  
De ravissements pleurants de sylphes des nuits,  
De cris d'amour navré sous la lune froide et claire,  
De chants de ténébreuses tendresses qui errent  
Frôlant les ondoiements de luisants feuillages bleuis, –

Du sensitif remueur d'âmes souffrantes  
Dont l'âme, seule entre celles que la douleur  
Fit magiquement voyantes,  
Sut pénétrer la trouble profondeur

D'émotions délicieusement démentes,  
Cruelles et paroxystes :  
Adoration haineuse et désespoir aimé,  
Glorieux orgueil de la fidélité qui persiste

Dans un cœur au gouffre d'abandon abîmé,  
Enthousiasme de la passion triste...

\*  
\* \*

Des phrases lentes et douces qu'un cri déchire,  
De fuyantes, sibyllines comme un soupir,  
De furieuses où passent les torrents  
Infernaux des Transes, –

... Et qui s'éparpillent en cascates  
Perlées où se pulvérise l'arc-en-ciel, –

... Et de mornes, dormantes, à funèbres moires  
Ou luisent comme des rayons qui seraient noirs !

\*  
\* \*

Combien me rattaignent et m'enveloppent, – de ces  
phrases,  
Métamorphosant les apparences qui m'entourent, –  
(Et l'invisible familier s'efface  
Aux nuances d'émois insoupçonnés qui sourdent) : –

\*  
\* \*

... Des paysages d'une mélancolie inconnue  
S'évoquent sous des cieux d'un orient de pâle nacre  
Miroitantes rien que de gris pâles où flue  
Non du soleil mais la froideur d'un lointain astre ;



Des végétations confuses  
Se tordent au vent glacial qui s'éternise ;  
... Blancheurs mornes d'étranges demeures apparues.  
Déeses de marbre à demi brisées,  
S'érigent comme des phares sortant des brumes ;  
Et l'on sent que des souffrances si poignantes,  
Si mystérieuses – à jamais tues,  
Ont ravagé des âmes, – là stagnantes, –  
Qu'il n'est plus de vie et de pleurs qu'en les statues.

\*

\* \*

Par le long crépuscule bleu de juin finissant,  
Sur l'eau du bassin mollement plissée  
De roulants sillages dont l'argent va pâissant,  
Des cygnes noirs glissent comme des pensées ;  
En le miroir oscillant que brouille  
Leur calme essor d'une insensible houle  
Des fleurs, des feuillages et des monstres de bronze  
Surgissent et replongent comme des songes...

... Un souffle d'une fraîcheur sidérale...  
Et dans la glace fluide brusquement claire  
Apparaît, – charmeusement spectrale,  
Une forme qu'on dirait la florale  
Expression d'une tristesse de lumière,

Une forme dont les grands yeux de femme –  
D'une désolation comme pâmée  
Veulent capter ce qui demeure  
D'un cher passé dans la solitude fleurie...

Une musique d'une douceur véhémence  
Qui se lamente sous les transparences

Semble violenter la masse hyaline qui frissonne  
Pour qu'elle s'entrouvre et désemprisonne...

Mais déjà quelque force irrésistible  
Et féroce fait trembler pâles et blondes lignes  
Qui se diluent en le sombre bleu paisible  
Sous le glissement indifférent des cygnes...

\*

\* \*

En la nuit de crêpe verdâtre  
Ardente des parfums de corolles tragiques  
Irritants comme des souffles de solfatares,  
Aux hululements bas des striges,  
Sous la menace poursuivante des lamies,  
Une âme appelle douloureusement une âme,  
Et plane sur d'interminables régions inconnues,  
Des Océans et de longues îles ;  
Aucune voix ne lui répond, – aucune ! –

... Et brusquement c'est la douce plage encore embellie  
Après les vains cris dans le vide énorme,  
La plage où l'âme que ses tortures implorent  
L'évoque elle-même, – l'Envolée, –  
Peut-être frissonnante aux rayons d'une étoile...

Mais la Terrestre, en sa pure incantation  
Dont les froides splendeurs blanches s'émotionnent,  
En l'exaltation de sublimes regrets  
Ne connaît plus l'effleurement qui la caresse !

\*

\* \*

# Tinerfena

*Pour Théo Van Rysselberghe*

Sous le volet mobile d'un vert cruel  
Dont rougit la rousseur de cuivre de ta main fine,  
Avec ce long madras orange, rubis et bleu-ciel  
Qui darde une pointe gaillarde,  
Tu sembles un oiseau de l'Afrique voisine  
Abrité sous des frondaisons criardes,

\*  
\* \*

Mais l'éclat morne de tes yeux dormants,  
Deux topazes sombres constellées  
D'ors pâles, comme lointains et mouvants,  
Dit la résignation inconsolée :

\*  
\* \*

Tu ne connais rien que ta petite rue  
Où battent doucement les stores écrus, –  
Mi-claire, mi-ombreuse, – aux murs roses et ambrés  
Où luit non la grande flamme qui caresse  
Les dattiers cambrés et les tamarix  
Mais le reflet dansant de l'eau solaire.

\*  
\* \*

... Les Sierras peuvent onduler dans la lumière.  
Les pics d'albe perle ou d'onyx  
Jaillir, crevant le ciel et menaçant un monde, –

Tu ne vois que la pente rude aux pavés blancs  
Qui te cache les fortins branlants  
Et les cactus de l'aride colline blonde...

\*  
\* \*

De la Nature, du grand Vert farouche et nourricier,  
De sa ruisselante gloire et de ses plaintes,  
Tu sais les luisances vertes d'un bananier  
Dans le patio sombre et frais où l'eau tinte...

\*  
\* \*

À l'effrayant effort humain vers l'Or maudit  
Qui mêle ces villes de fer nomades  
Et le sel de tous les océans dans la rade,  
Tu gagnas quelques jurons marins – affadis  
Par l'ignorance de leur hideur – soupçonnée, –  
De vagues, de fugitives monnaies,  
Ces portraits qui meurent dans un brouillard  
Et de neuves superstitions qui te hantent  
Au noir des nuits, quand des monstres de cauchemar  
Brutaux et prompts – aux cent prunelles rougeoyantes  
Se ruent, là-bas, au ras des maisons,  
Hurlant sinistrement sur l'eau d'Erèbe.

\*  
\* \*

Tu flottes au fil des monotones saisons  
Sans que jamais t'enlève un rêve,  
Plutôt craintive de l'angoisse du Nouveau,  
Sans même envier à d'autres leurs joies :  
Quand passent avec leurs *novios*  
Les Señoritas froufrouantes de soie,

Dont le rire blanc chatoie et dont l'œil se noie,  
Ton sourire un peu machinal se nuance  
D'admiration compassion,  
Car elle dit l'attédissante « expérience »  
Que le bonheur est le néant d'impression,  
Le repos neutre, sans souffrance...

\*

\* \*

Tu vis – en tout ? – au seuil de l'Inconnu,  
D'une existence passive et repliée  
Qu'absorbent des soucis menus, –  
Sans connaître, même de nom,  
L'énorme terre âpre, sauvage, incendiée,  
Proche sous l'anneau de béryl de l'horizon,  
La libre terre d'errance vaste où se jouent  
De grands drames féroces et mystérieux,  
Le Sahara dont le vent sec brûle ta joue,  
Dont la tristesse d'or fauve couve en tes yeux.

# Biadjaws

*Pour G. Poirel*

Dans l'immense vide lumineux  
À des semaines des rades connues,  
Le voilier envolé dans le bleu,  
Éblouissant, comme brumeux  
De blancheurs vibrantes et tendues,  
Turgides cumulus au fil du vent,  
Croise un praw lentement dérivant  
Comme abandonné, qui rouie  
Bord sur bord en un chatoyant sommeil,  
Sur le cristal croulant de la haute houle  
Toute diaphane de soleil

\*

\* \*

Déjà l'étrange coque oscillante,  
Les balanciers en pattes de faucheur,  
Les voiles de natte rousse – ballantes,  
Mous vampires de contes chinois fabuleux  
Se bercent loin derrière le sillage ;  
Mais dans la rapide glissée ont défilé  
Le pont déclive, les crêtes sauvages  
Des roofs de bambous dépenaillés –  
Et parmi les agrès fantastiques  
Une jonchée inerte de corps mordorés  
Affublés de loques prismatiques, –  
Songe et somnolence vautrés...

\*

\* \*

Et – perché sur un balancier comme une mouche  
Sur une herbe frêle – un mousse veilleur,  
De ses prunelles de laque – farouches.  
Miroitantes – suit avec un dédain rêveur  
L'essor hâtif de la blanche fuite...

\*

\* \*

Quand la mer va chanter en bouillonnant  
En fripant ses tulles bouffants, vite, vite,  
Au grand frais de l'heure violette,  
L'airain profond d'un gong bourdonnant  
Chassera les molles visions quiètes,  
Souffles nacrés des Sirènes indiennes ;  
Les voiles qui flottaient – comme aux courants,  
Des chevelures, – s'enfleront d'aériennes.  
Vélocités, de vouloirs impulsifs grondants ;  
Et – tout secoué d'une vie exaspérée,  
Sous les dragons de pourpre lancés dans le ciel,  
Le praw biadjaw – aux sursauts des vagues cabrées,  
Fouetté d'embruns, poudré d'améthystes de sel,  
Bondira vers quelque baie ignorée, –  
Calme gemme qu'un atoll de corail sertit,  
Derrière les brisants fumants d'écume,  
Ou mince lame hyaline qui se blottit  
Sous les nipas mirant leurs gros bouquets de plumes.

\*

\* \*

Ils voguent ainsi, les Biadjaws errants,  
Peuplade éparpillée au creux des lames vertes, –  
Des ports silencieux et transparents  
Celés par les droits murs décevants  
Des côtes barbares ou désertes, –  
Des arcanes que la gangue des rocs étroit

Aux grands mystères libres qui s'épandent  
En les deux gouffres clairs de l'Espace Marin, –  
Ils voguent, frôleurs d'irréel et de légende...

\*

\* \*

Seuls des hommes, en des parages innommés  
Ils ont reflété dans leurs yeux les splendeurs neuves  
De forêts paradisiaques – près de fleuves  
Où nul sillage n'avait jamais  
Troublé le clair sommeil des images plongeantes.

\*

\* \*

Ailleurs – en de ténébreuses sentes,  
Tandis que fuyaient en hurlant d'effroi,  
Au hasard – dans les brousses confuses,  
Semant les traits empoisonnés de leurs carquois,  
Les petits guerriers noirs, agiles et surnois,  
Chevelus ainsi que Méduse,  
N'ont-ils pas entrevu, sous les rideaux flottants  
Des lianes et des verdure,  
Les milliers d'yeux flambants, inquiets, clignotants,  
D'une autre humanité plus vague et plus obscure,  
Comme honteuse – hispide – qui cherche un abri  
Aux cimes tremblantes des futaies  
Et dont l'idiome rauque et grinçant est compris  
Par les femmes des peuples nains – épouvantées.

\*

\* \*

Et las des aveux toujours renaissants  
Des terres vierges aux parfums d'autres planètes,  
Saoulés du merveilleux naïf qu'ils vont puisant



Aux sylves des lys bleus et des coupeurs de têtes,  
Ils aspirent au grand calme vide, apaisant, –  
À la suspension de vie en plein azur,  
Trafiquants ? – on l’a dit ; – pirates ? – C’est plus sûr :  
Peut-être absurdemment poètes ?

# Orgueil

*Pour Louise Delamotte*

Dans la cour doucement monastique  
Où monte – des jasmins et des rosiers blancs –  
Une albe lueur florale et mystique  
Comme un tulle de claire brume – tremblant,  
Argentant le profond cristal bleu céleste,  
Tu songes – et ton front semble nimbé,  
Et l'abandon fervent de ton geste  
T'offre, martyr, au supplice rêvé.

\*  
\* \*

Pour toi, des cieux s'entrouvrent et sourient...  
... Sens-tu cueillir ton âme – tendrement –  
À ta forme pâle, endolorie ?

\*  
\* \*

Tu vas monter, dans un tiède enveloppement,  
Vers la lueur florale et candide...

\*  
\* \*

T'élèveras-tu sur un nuage nacré ?  
Sur les ailes de colombes nitides  
Dont le vol soyeux, câlinement serré,

Répondra dans la cour mélancolieuse  
Une neige de molles plumes duveteuses ?

\*

\* \*

Viendront-ils des ultimes Hauteurs,  
De ces fonds d'or où vit la Lumière,  
Te prendre, fraternels, tout en pleurs,  
Les beaux êtres de mystère  
Ailés de rayons flavescents  
Et caressants ?

\*

\* \*

Non : – Ton rêve plus hautain ne t'allie  
Nui secours de l'au-delà ;  
Tu ne veux pas être la fleur cueillie  
Mais celle que nul effleurement n'effeuilla...

\*

\* \*

Qui s'élève droite – et seule – et fière,  
Qui, d'elle-même, sur sa tige, atteint là-haut  
Le calme embaumé du chryséen sanctuaire,  
Non pas blanche comme tes rosiers virginaux,  
Plus pure encore :  
Du rose naissant de ton âme d'aurore.

# Église des Bois

*Pour G. Bazin*

Seule dans la blondeur verte des feuilles  
Neuves, gardant encor l’empreinte des baisers  
D’ambre pâle des jeunes Soleils –  
Amène, sous un veloutis de fleurs pressées,  
Tapie en l’êtreinte des collines, – si bien seule !  
L’église entrouvre sa porte aux frissons de Mai.

\*

\* \*

Ils glissent leur magique et rose myrrhe  
Où l’encens bleuâtre a fumé,  
Passent, accentuant les placides sourires  
Nivéens des saints de plâtre songeurs,  
Irisent la douceur terne qui flue  
Au travers des vitraux nuageux –  
Et – tout craintivement – insufflent  
Aux noires orgues vibrant tout bas  
La délirante émotion éparse aux bois.  
Sur l’autel, les pauvres ors de miracle  
S’étoilent, tremblent des clartés adorables  
De rayons, on dirait de bonté...

\*

\* \*

Dehors, unis en longs flottements perlés  
Et comme teints aux cœurs de jacinthes et d’azalées,  
Des vols allègres s’échappent, sinuent et montent,  
Portant plus d’indicible aux sentes feuillues

Dans la pénombre exquise recueillies,  
Aux flancs des collines fumantes de parfums...

\*

\* \*

Et je comprends, – tandis que s’allument  
Au ciel qui semble se rapprocher peu à peu  
Les vitraux du soir peints de suaves trophées  
Souriants dans la pourpre en feu,  
Que la petite église exauça quelque vœu  
D’implorantes âmes de fées.

# D'après Schumann

*Pour Clara Böhm*

Maison blanche, maison pâle  
Où sonnaient, tristes, les voix, –  
Je ne sais plus où bleuit ta vallée  
Comme éternellement automnale,  
Mais ta pâleur vécut en moi.

\*

\* \*

Toutes les poétisées  
Qui m'ont souri sans tendresse  
Ont encadré dans tes croisées  
Leurs fiertés ou leurs morbidesses ;

\*

\* \*

Toutes, sous le portique où la brise pleure.  
Ont effleuré du parfum de leurs cheveux  
Tes flottantes glycines frôleuses ;

\*

\* \*

Et leurs yeux barbares et doux,  
De regards dont les gemmes se veloutent,

Enrichirent les reflets précieux que roule  
Le torrent fastueux qui se calme en rivière.

\*  
\* \*

Tes chambres où rêve une lumière  
Mélancolique d'aigue-marine  
Gardent la trémeur de l'accent  
Prédestiné, charmeusement chagrin  
De leurs spleens comme crépusculaires qui chantent ; –

\*  
\* \*

Les étoffes aux tons agonisants,  
La tiédeur suave et satinée  
De leurs mains distraitemment câlines ;

\*  
\* \*

Et les meubles bas d'un rythme de paresse  
Harmonieusement assouplis,  
La courbe de leurs poses lassées...

\*  
\* \*

Et je sens qu'un dernier lien se brise  
Entre mon vouloir lâche et mes espoirs vieillis,  
Puisque jamais plus à la caresse grise  
Des heures tardives  
Je ne m'envole en esprit  
Vers les beaux pays troubles qu'on veut illusoires,  
Vers le consolant monde fraternel  
Baigné par l'au-delà des miroirs,

Où pour d'autres, éternellement vespérale,  
En l'ondoisement berceur des futaies,

\*

\* \*

Maison blanche, maison pâle,  
Tu vacilles encore au torrent qui s'apaise.



# Andalucia

*Pour Eugène Moussier*

« On dit que les âmes ne meurent pas :  
Ay ! Pepa ! Je sens que la mienne se consume  
Au feu dévorant de tes yeux, Pepa !  
Tes yeux, la fête sacrilège qui s'allume  
Dans l'Enfer dont pâlisent les brasiers !  
Car je tremble que me navre moins la brûlure  
Et que se meure, après m'avoir extasié,  
Mon effroyable et délicieuse torture. »

\*

\* \*

« Angela, je pourrais être oublieux  
De l'ange qui m'arracherait à ma misère  
Et m'ouvrirait le seuil d'or bleu  
Des adorables Songes Vrais dans la Lumière :  
Mais – pour l'Éternité, – pâle ange dédaigneux, –  
Je bénirai, si féroce que je souffre,  
Ta petite main qui me jette au gouffre ! »

\*

\* \*

« Oh ! mon désespoir, mon hurlant délire  
Vous touchent, pics terrifiants et rocs d'horreur,  
Puisque votre désolation me déchire  
Si fraternellement le cœur,  
Depuis qu'Elvira. – dure et froide Elvire ! –  
Dont l'image meublait ce cœur comme un palais,

Est morte alors qu'elle voulait  
Pour la première lois me sourire ! »

\*

\* \*

Les Andalouses, de leurs yeux de nuit stellaire,  
Du saphir des abîmes ou de soleil roux,  
Couvent le « musico » hâve et patibulaire ;  
Des ondes glissent du satin bis de leurs cous  
À leurs courtes mains brunes et nerveuses ;  
Elles hanchent tout doucement au rythme lent,  
Tressaillantes aux notes cavernueuses ;  
Et le chanteur, nez à l'évent,  
Œil de neige, front aux nuages,  
Gronde ses invocations sauvages,  
Ou paupière frissante et mâchoire en avant,  
Guette, vaniteux, la houle des corsages,

\*

\* \*

Les battements des longs cils jaloux, –  
Ce qui passera de ses ardeurs machinales  
Dans les âmes violentes et banales :...

\*

\* \*

... On le « boit », homme, accords et glouglous,  
Et plus d'une se prend à se rêver fatale.

\*

\* \*

Lui, déjà héros, songe, anxieux,  
À bengaliser le prestige qui le pare

D'un « finale » follement audacieux :  
Hululements, feux d'artifice de guitare !...

\*

\* \*

... Et fffff... la brise qui rôdait sournoisement  
Apporte la fraîcheur de plates-bandes proches,  
Vive, émoustillante, – embaumant  
Le jasmin et la « señora de medianoche », –  
Qui se mêle sous les dracœnas du *patio*  
À la grisante âcreté des cigarrillos...

\*

\* \*

Les belles, vite descendues  
De mélodramatiques firmaments,  
Sentent, après les trances indues,  
Des frissons vrais parcourir leurs moelles :  
« Qu'il ferait bon aimer simplement, bêtement,  
Dans les sombres jardins entrenacrés d'étoiles ! »

\*

\* \*

Et les éventails, d'un battement sec, –  
(Foin des guitares et des grimaces pâmées !) –  
Chassent l'émotion factice avec  
Les papillons bleus de la fumée.

# Hortelano aficionado

*Pour José Marius*

Parcelles des splendeurs irisées,  
Ils tournoyèrent dans les rayons  
Et de l'horizon bleu à l'horizon d'or blond  
Ils eurent des ailes de brise ;

\*

\* \*

Puis ils furent l'encens des nefs de la forêt,  
La manne des champs et des prairies,  
Ces germes de parfums et de vie,  
Ces reflets de mondes espérés.

\*

\* \*

Et les voici, – joyaux sertis de murs de pierre,  
Ornementant l'exaspérante vénusté  
Des jardins somptueux et vulgaires,  
Essors captés,  
Beauté prisonnière !

Et s'insinuant dans la tiédeur âcre  
Des salles aux brumes bleuâtres,  
Leurs émanations d'espaces divins,  
Révélatrices de hautes et calmes tendresses,

Corrigent les fumets lourds des chairs et des vins,  
Adjuvant le pouvoir digestif des londrès !

\*

\* \*

Choses pour les promeneurs graves  
Qui les critiquent distraitement ;  
Leur terre mesurée, – esclaves  
Des symétries et des alignements,  
Les fleurs et les verdure qu’oppriment  
Les horticulteurs combattifs  
Ont des airs de belles victimes  
Et leur grâce passive est plaintive.

\*

\* \*

Aussi, quand paraît celui-là  
Qui sait leur âme et leur tristesse  
Et l’infini d’extatique liesse  
Où leur bruine solaire vola,  
Dont l’apitoiement est sincère  
Et se mêle d’un peu d’amour,  
Qui leur parle doucement, en mystère,  
Les interroge, vient à leur secours,  
Au fait de leurs délicates souffrances,

Met une caresse dans chaque soin  
Et comprend tout de leur magique essence, –  
Les plantes et les corolles, de loin,  
Semblent l’enlacer de suaves liens,  
L’attirer, puissantes et câlines –  
Et trouver une balsamique voix

Que lui seul devine,  
Plein d'une rêveuse joie :

\*

\* \*

« Pour toi qui t'es si fraternellement penché  
Sur de nostalgiques misères,  
Nos haleines vont tisser un voile léger  
Diaprant la laideur des proses journalières  
Des fluides gemmes d'illusion  
Que reflète l'aile d'un papillon ;  
Et puisque l'amour est échange,  
Ton âme sera faite de nos âmes ;  
Et pareille à ces grands offensés qui se vengent  
En ignorant et l'infamie et les infâmes, –  
Aux jours trop éclatants d'abomination  
Elle s'élancera vers les clartés profondes  
Vers les zones de beauté, par-delà les mondes,  
Où les hauts faits humains n'ont plus de nom,  
Vers l'enchantement des aurores de miracle  
Roses des bonheurs que l'on croit défunts  
Montant toujours plus ample – sans obstacles  
Comme s'épandent les libres parfums. »

# Courants antillais

*Pour Louis Saint-Yves*

Il me semble qu'une musique passe en moi,  
Une musique de mélancolie et de désir,  
Qui dirait le trouble doux qu'éveille un sourire  
Ou l'ineffable tremblement de tendres voix, –

\*

\* \*

On croirait que ces eaux plus profondément bleues,  
Plus vivantes que l'azur froid du large,  
Plus lourdes avec ces gemmes qui les chargent,  
Rapprochent de leur glissement lent les pays bleus  
Qui sourient là-bas à des centaines de lieues,

\*

\* \*

– Et répercutent musicalement les voix troublantes  
Dont tinta leur diaphanéité céleste  
Qui depuis lors chante.  
Et toutes les formes reflétées  
Dans le mouvant miroir chatoyant de soleil  
S'évoquent, pour moi, ressuscitées,  
Comme si des ondes toujours pareilles  
De passé flottaient vers ma contemplation...  
... Ô les rires blancs des cases des mornes  
En la fragrante nuit des végétations,  
La houle molle des cocotiers sur les accores, –  
La rythmique floraison,

Dans la brise, – des madras multicolores  
Sur les tiges des beaux corps balancés !

\*

\* \*

Et les formes et les couleurs  
Ne voguent pas seules au-devant de ma pensée :  
Le fleuve de saphir roulant la vie en sa tiédeur  
Victorieuse des colères de l'abîme  
Paraît dégager l'atmosphère merveilleuse,  
Comme plus jeune – et tyranniquement berceuse  
Où les rêves de là-bas sourdent et s'animent,  
Impatients d'absorber l'être,  
De charmer jusqu'à l'obsession, –  
Où la bonté de la Création  
S'épand comme un parlant bien-être, –

Ô la caresse des rayons  
Se mirant dans les sourires des grands yeux sombres !  
Mais voici que les flots de bijoux qui se souviennent  
Scintillent plus pâles – et s'éteignent  
Dans le frisson nocturne qui tombe.

\*

\* \*

Et tandis que les montagnes de l'Océan,  
On dirait plus qu'au jour hautes et menaçantes,  
Si noires entre leurs éclairs phosphorescents,  
Semblent se bousculer, croulantes et géantes  
Pour étreindre plus sauvagement l'île atlante,  
Je suis en esprit le courant magicien  
Vers les plages du Nord vertes et grises  
Où les pêcheurs guetteront au matin,



Sous le deuil flagellant des bises,  
Le flux teinté d'un souvenir de ciel lointain.

\*

\* \*

Je pense au mousse crochant le filin givieux  
De ses mains violâtres et gonflées,  
Au mousse qui « prenant sa première envolée »  
Loin du bon foyer saur d'être fumeux,  
Se croit devant le ruissellement radieux  
Le jouet de cruelles fées ;

\*

\* \*

Et que torturera, pour de longs jours maussades.  
Aux affreux cris de faim des goélands, –  
Damnés livides tournoyants, –  
Par l'horreur des forces glauques ameutées, –  
Des hâvres de brume à l'Erèbe des rades  
La hantise d'une impossible beauté.

# D'après Longus

*Pour Paul D'orléans*

Las des chuchotements voluptueux des fleurs  
Nounoune et Louisy, boucles mêlées, mains unies,  
Lui de bronze pâle, elle d'or bruni,  
Sur la colline comme baignée de bonheur  
Écotent le chant bleu des vagues amoureuses.

\*

\* \*

Ils ont appris en ce jour à demi prévu  
Ce que peut faire un mot de la simple tendresse,  
Comment le frôlement ami devient caresse,  
Combien plus douce, – le secret connu, –  
La joue aimée contre la joue  
Et fervide la bouche aux roses-thé du cou...

\*

\* \*

Sous les palmes lourdes et la dentelle  
Des clairs filaos – les petits, leurs yeux noyés,  
S'étonnent, avec une ironique pitié,  
D'entendre, au fond des bois, pleurer les tourterelles.

# Rives de brumes

*Pour Maximilien Luce*

Une lueur de Kriss terni  
Serpente dans le désespoir des lentes plaines,  
Sous les blancheurs des fumées lourdes qui s'unissent  
En suaire tendu par les bras noirs des chênes.

\*

\* \*

Des étoiles rousses vacillent et pleurent  
De longs rayons brouillés  
Aux carreaux vibrants de rumeurs et de heurts  
D'infernales fabriques rouges isolées...  
... C'est le retour impitoyable du matin

\*

\* \*

Un bachot rampe en un remous d'étain ;  
Les cloches n'enrouent plus la bise faible des collines...  
Kate, vite chemine, – halette et chemine  
Sous la cape qui froisse tes frisons châains !...

\*

\* \*

... Ô la source bleue en la combe rocheuse,  
Sous les cerisiers sauvages étoilés...

\*

\* \*

La lame grise se fait ample, – sinueuse  
Encore, – plus fluide aux images tremblées,  
Candeurs frêles qu'évoque un rêve des lys d'eau ;

... Et voici, dans l'étreinte molle des coteaux,  
Des intimités de verdure  
Où fuse la nuée en veinules d'agate, –  
Des cottages roses qu'on se figure  
À demi éveillés sous l'abri délicat  
Et moelleux – des plantes grimpantes enroulées,  
Tant semble doux et vague et trouble le regard  
Comme lointain des vitres un rien embuées...

\*

\* \*

Ô passante une longue seconde entrevue  
Sous le jour de brume  
Qui filtrait comme fatal en ce hall blafard,  
Si pâle, avec un si tendre et navrant sourire,  
Avec ces yeux voilés de pleurs anciens, – ces yeux d'or  
  brun !  
Qu'il serait exquisément cruel, – à travers la brume  
Légère de ces fenêtres, – spleen d'un sourire,  
De regarder tous deux la mort des fleurs sans nous rien  
  dire,  
Possédant quelque vieux deuil très cher en commun !

Cottages enfouis dans le repos vert,  
Songes en des limbes d'opale,  
Entre le réveil des géhennes matinales,  
Dur et poignant comme le fer

Et le cauchemar de ténèbres foisonnantes,  
De confuse horreur, d'engouffrement noir !...

\*

\* \*

Les steamers charbonneux, à l'ancre,  
Se bousculent sur des bouillonnements de poix  
Grondante ;  
Le fleuve est un vomissement géant de nuit...  
... Ô les milliers d'yeux des maisons de suie  
Allumés sous l'immobile voile bistré, –  
Des maisons qui se tassent comme effarées,  
Troupeau captif de quel tragique ennui ? –  
Yeux voyants d'un monde humainement invisible,  
Guettant avec un affreux plaisir  
Dans les bourbes tumultueuses s'engloutir  
Les libres reflets des espaces libres...

\*

\* \*

Rhoda, sweet Rhoda, mon éblouissante amie  
Aux cheveux de couchant vermeil,  
Le vieux fleuve d'âtre sanie,  
Ce torrent de désespérance dont la vue  
Fait rouler tous les Styx dans mon être éperdu,  
Devrait s'épancher en des nappes de soleil,  
Plus chargé d'or que les étés morts dont on rêve,  
Tant il entraîna dans ses tourbillons,  
Vers les cloaques des grèves,  
De pauvres toisons fulgurantes de rayons !...

# Chansons tristes

*Pour H. Duval*

La rue herbue où chantent des enfants,  
Avec ses murs plâtreux arqués par les rafales,  
Ses toits disloqués et tombants  
Désole sous le ciel jaune si pâle :

\*

\* \*

Des seuils ouvrant sur une âcre nuit de misère  
Aux odeurs de fièvre et de mort,  
Tels refrains prennent leur funèbre essor  
Comme des oiseaux noirs d'un cimetière  
Et planent sur le deuil automnal de la mer.

\*

\* \*

Dans les faubourgs tout hérissés de tours fumeuses  
Comme des burls de rêves possédés,  
Où peinent les servitudes houleuses,  
D'où semblent s'exhaler des râles excédés  
En la grondante plainte des machines,  
De lentes cantilènes que font plus chagrines

Ces fictions : tendresse humaine, espoir, printemps,  
Sourdent, plus cruelles par instants,  
Que la rumeur angoissante qu'elles dominent.

\*

\* \*

Et partout des tristesses chantent :  
Dans l'aridité farouche des plaines  
Interminablement affligeantes  
Où bruit une haletante  
Poussière de fourmis humaines,

\*

\* \*

Sur les grises fureurs de l'Océan,  
Aux ras des vergues oscillantes qui secouent  
Des grappes de corps ruisselants,

\*

\* \*

Par les flots immobilisés des sables roux  
Où vaguent les détresses nomades,

\*

\* \*

En les taudis hantés des mornes visions  
Dont s'agrandissent les yeux des enfants malades,

\*

\* \*

Dans tous les lieux d'abomination,  
De vie atroce et d'épouvante,  
Couvrant les lamentations,  
Partout des tristesses chantent.

\*

\* \*

Et ne sont-ils pas, ces chants qui font mal,  
Dont notre inquiétude s'effare  
Comme de rires en un caveau sépulcral  
De hideux sanglots qui se parent ?



# Rue des hauteurs

*Pour Georges Ferrary*

Après le brumeux enfer ivre de clameurs,  
Aux roulements de métalliques avalanches,  
Le cauchemar apocalyptique où s'épanche  
Un flux d'hommes et de bêtes comme en fureur, –  
La haute rue a la fraîcheur des sentes blanches,

\*  
\* \*

Des sentes où fleurit le sourire des haies  
Où le ciel libre de murs et de toits en deuil  
Semble descendre caresser entre les feuilles  
Un givre de candides étoiles tombées ;

\*  
\* \*

D'un bois de plage où le soleil d'or vert  
Filtre comme un rayon liquide entre les algues,  
Jusqu'où volent parfois les diamants des vagues  
Et dont le repos est plus intime et plus cher  
Près des tonitruantes plaintes de la mer.

# Noctambule

*Pour G.B. Forget*

Un tintement glacial de cuivre au noir des nuits ;  
Un bond – et l'on s'éveille en la rue hiémale,  
Les yeux encore pleins de glissées fantômes ;...  
Maintenant des degrés montent à l'infini

\*  
\* \*

Dans l'humide et l'opaque, en dantesques spirales :  
Et c'est l'horreur déjà funèbre des taudis,  
Le fiévreux en dérive au loin qui hurle ou râle,...  
La Guetteuse allongeant sa griffe sur le lit...

\*  
\* \*

Lors on livre le bon combat, tempes battantes,  
Cœur serré, nerfs tendus, poitrine sursautant ;  
Et plus tard on ira, sans trop d'étonnement,

\*  
\* \*

Oublié, coudoyé sur la route suivie  
Far des passants auxquels on a fait simplement  
Ce don modeste d'un peu de sa propre vie.

# Rambles

*Pour Mlle B. Duval*

La bonne terre, la seule amie  
Prête à nous répondre toujours  
Sait varier, suivant le cours  
Capricieux de nos mélancolies  
Ses compatissantes physionomies.

\*

\* \*

Quand, ingrats suiveurs de folles nébuleuses,  
Nous retombons de factices firmaments  
Nos ailes d'orgueil sanglantes et boueuses.  
Plus troublés de sombre éblouissement  
Que ces nappes d'eau, sous-bois, où les feuillages  
Font miroiter, tourbillonner au vent sauvage  
Des papillons noirs et des papillons d'argent,  
Plus effarés, plus écrasés de crainte  
Que les reptiles loin des protectrices plantes,  
Comme elle sait panser et calmer d'une étreinte  
En nous reprenant dans ses sentes caressantes :  
Comme il tombe des fraîcheurs alertes  
De ses feuilles douces comme de verts regards  
Une fraîche et douce consolation verte !

\*

\* \*

Si tout veules après les abandons,  
Les dédains qui ploient – et qui brisent  
Et font que notre cœur lui-même se méprise,  
Tout endoloris, tout indignes nous allons

Par cette vie, en mendiants qui abusent,  
Nous souhaitant morts et tout gonflés d'excuses  
Pour un monde où nous ne sommes plus rien,  
Où partout notre présence est intrusive,  
Guetteurs et fuyards comme les vieux chiens, –  
Elle se fait si dolente, la bonne terre,  
Si accablée avec une câlinerie  
Discrète – qui peu à peu se suggère, –  
(On dirait moelleusement) – à nous  
Et veut si fort notre peine guérie ! –  
La bonne terre, la seule amie  
Qui veuille de nous jusqu'au bout, –  
Si veuve en le charme penché des paysages,  
Qu'il faut bien que notre deuil soit le même  
Et qu'elle – au moins – la pauvre ! nous aime...

\*

\* \*

Voici que nous tourmentent les images  
D'un passé dont toute laideur s'entrazure.  
Dont toute âcreté a pris un goût exquis,  
Dont les fantômes de parfums, même impurs,  
Glissent en nous d'enivrants sanglots de délices  
Et d'adorablement poignante douleur...  
Tout si bien métamorphosé dans notre cœur  
Que si l'enfui pouvait reprendre  
Sa forme ancienne et sa coutumière saveur,  
Nous gémirions de ne retrouver qu'une cendre –  
Et si froide ! – et presque ironique !...

\*

\* \*

C'est alors que la bonne terre amie  
Va faire flotter son voile magique  
« Couleur du temps » – couleur d'illusion bénie,

Sur les montagnes et les plaines et la mer.  
Quelque horizon baigné de grave joie immense  
Va s'ouvrir ainsi qu'une nouvelle existence  
Insoupçonnée et plus familière qu'Hier, –  
– Un monde avec des chemins d'âme inexplorés  
Avec, pourtant, du regret apaisé dans l'air  
Comme imprégné des tendresses pleurées.

# Heures d'effort

*Pour F. Ferrary*

... C'est un champ de neige blafard  
Hideusement nu, sous un éclair métallique :  
Des fleurs-fantômes – de la brume en leurs calices –  
L'effleurent, se dissipant en fumeuses nacres...

\*  
\* \*

Des harpes chantent comme une eau bleue  
Par les Juillets de saphir et d'ambre ;  
Et voici que rugit et pleure  
Un simoun de cendre...

\*  
\* \*

L'être a forcé la prison des nuées  
Et flotte en les houles aériennes  
D'azur lacté de perle confuse :  
Le calme ouranien le baigne  
Avec une caresse de tristesse...

C'est comme un espoir languidement doux ;  
De minces fils de rayons se tissent.  
Brillent d'un or frêle qui se veloute...

\*  
\* \*

Mais le ciel s'émeut des vibrations  
Qui s'approchent comme sournoises,

S'approchent et croissent  
Et tonnent...

\*  
\* \*

Et c'est la chute vertigineuse  
Qui roule, tourne et roule des heures,  
Comme au noir d'insondables barathres,  
Tandis qu'en les ténèbres mortes, – seules  
Deux ailes de feu sombre battent, – battent...

\*  
\* \*

Étroit gouffre, un puits guette des lueurs –  
Si lointaines, livides et troubles ! –  
Un puits lugubrement lisse et visqueux  
Où l'on monte des genoux et des coudes  
Sans jamais approcher du haut,  
Sans que même jamais grossisse  
Le disque où des blancheurs tremblotent...  
... Et tout le corps s'immobilise  
De froide épouvante... un membre ploie,  
Se tord, va céder comme sous un poids,  
Va glisser, – tout doucement glisse.

# Vers la bonne démenche

*Pour l'auteur*

Affalé sur le bord du chemin  
D'où l'on fuit à sa voix laide et fausse,  
Le chanteur minable cherche en vain  
Sur l'absurde mandoline dont on se gausse  
Les accords d'azur et d'or tintants, –  
Azur grave, or de cristal solaire –  
Qui diront tous les matins exultants  
À l'étroit dans son pauvre cœur vulgaire ;

\*

\* \*

Et les champs de roses sous la bonté bleue,  
Et l'émail des golfes encadrant les toits,  
Rousseurs lilacées sous la brise mollement vitreuse,  
Les bercements de lumineuse douceur.  
Les clairs luisants de ciel qui chatoient  
Sur les fronts et sur l'ondulance des grandes plantes...

... Ô le retour frais du vieil amour confondu  
Avec cette ivresse envahissante  
Des roses – toujours neuve, toujours imprévue,  
L'immortel « Jadis » qui s'exhale  
En tout le Divin épandu, –  
Ô les chères mélancolies aurorales !...

\*

\* \*



Mais soudain la voix discordante qui clangore  
Et l'in vraisemblable mandore  
Semblent triompher sans mesure et sans pitié...

\*

\* \*

Plus de bienfaisant sortilège qui tempère  
Les stridences cruellement associées !

\*

\* \*

Et tandis que des vieux arbres noirs et des aires,  
Les hulottes sinistres et les éperviers  
S'envolent avec des cris de colère,  
L'hurlleur grimaçant un sourire attendri  
Croit s'élever sur des ailes mélodieuses  
Vers les océans aux houles d'astres, fleuris  
De sillages nacrés de nébuleuses,  
Où se gonflent les voiles heureuses.

# Pays neuf

*Peur S. Duchesne*

Aborder pour la première fois  
C'est un instant changer d'âme :  
L'espoir d'anormal charmant qui nous enflamma  
Meurt des réalités sournoises ;  
Et si le nouveau désenchanteur  
Se renimbe plus tard de l'ancien rêve  
Quand il devient le regretté, le cher « Ailleurs »  
Nos rancœurs de faux voyants bernés se soulèvent  
Lorsque nous touchons l'inédite grève :

\*

\* \*

Nous voici transformés pour nous-mêmes  
En pauvres diables imprévus,  
Prisonniers d'une terre ennemie  
Qui referme ses quais, ses murs bourrus  
Sur l'horizon libre où vaguaient nos songes...

\*

\* \*

Ô l'essor brutalement arrêté,  
La nostalgique fièvre qui nous ronge,  
Le sentiment d'être guettés  
Par un sol haineux que réjouit notre haine, –  
Qui domine, miroite et cerne de partout !

\*

\* \*

Voici la rue emphatique et malsaine,  
Banale jusqu'au dégoût,  
Avec on ne sait quoi de sauvage,  
De rude, qui serre le cœur,  
Et par des brèches dans ses laideurs,  
Des ébauches de paysage  
Où des éléments ressassés  
Se groupent en visions inquiétantes  
Sous le soleil brutal et mélancolisé,  
Sans magie après l'attente...

\*

\* \*

Et nous allons, frôlant les passants  
Dont l'ironie entre au fond de nos êtres,  
Les passants apitoyés ou méprisants  
Que nous envions de fouler en maîtres  
Impavides et sûrs du but  
Le terrain équivoque et traître,  
Sans que rien de ce « toujours vu »  
Les touches d'une ombre de tristesse.

\*

\* \*

Des brises coulent de monts ignorés  
Et nous imprègnent du trouble agreste  
De cultures et de forêts  
Sans doute à jamais pour nous mystérieuses ?  
... Ou peut-être de sites fraternels  
Qui seuls guériraient nos trémeurs anxieuses.

\*

\* \*

Et c'est le froid, l'ennui cruel –  
Qui nous empoigne et nous affale, –

Des affligeants logis d'escale,  
Des caveaux meublés entrouverts  
« Aux croassements gais des foules », –  
Des murs nus qu'illustre un pressentiment pervers  
De tableaux d'affreux jours pareils qui se déroulent.

\*

\* \*

Où sonnent sous les horizons  
Les rassurantes voix amies ?  
... Ô qui sait ? n'est-ce pas fini,  
L'errance et l'espoir ? – Si nous mourrions  
Perdus là sur l'énormité du globe,  
Dans l'air hostile, avec dans nos yeux  
Implorants, pour images d'adieu,  
Ces toits d'indifférents qui nous dérobent  
Le rien demeuré familier dans le ciel bleu !

\*

\* \*

Ô devenir une parcelle  
De l'ingrat, du morne passé  
De la terre inconnue et mortelle !  
La hanter pleins d'horreur, toujours chassés  
Par les âmes qui l'aimèrent.  
Et deviner par-delà les brumes des mers, –  
Si prenantes et déchirantes  
Et divines d'expression  
Les tendresses vainement clâmantes ! –

\*

\* \*

Ô l'atroce besoin d'évasion  
Et les murailles d'espace – géantes !

# Appels

*Pour G.-M. Moussier*

Le soir est comme un parfum bleu  
Qui s'insinue en la mollesse de la plaine  
Où moururent les topazes des derniers feux  
Des vapeurs rousses tournent comme des phalènes ;  
Puis tout se fond dans l'immobile et sombre bleu  
Où tintent les soupirs lourds et frais des fontaines.

\*

\* \*

Des mots chuchotés, les rares accords  
D'une mandore qui s'endort  
Accentuent le grand silence déjà nocturne  
Des terrasses planantes où s'enlacent  
Des fleurs géantes ouvrant leurs délicieuses urnes, –  
– Des mots angoissés, comme retenus  
Où le mystère du chaud azur sombre passe,  
De profonds accords brefs sans vibrations tus,  
Comme disant l'impatience lasse...

\*

\* \*

Une tiède et balsamique senteur  
Exquisément subtile et qui étreint le cœur  
Dénonce des présences de femmes ;  
Et l'on perçoit en la suave torpeur  
– On croirait – un frissonnement d'âmes  
Qui n'osent trop provoquer l'approche attendue  
Et douloureusement charmeuse

Imminente en la fraîcheur – accrue  
D'un souffle ou d'un essor d'aile silencieuse.

\*

\* \*

Alors – toute mélancolique et divine,  
– S'exhalant de quelles florales grèves  
Extra-terrestres et voisines ? –  
– Une caresse aérienne en l'air de grèbe  
Lentement, mollement, flotte et glisse.  
Laisant comme un blanc sillage stellaire...  
Et dans la pâleur lumineuse qui persiste  
Voici qu'une vision s'éclaire

De beaux yeux tendres qui pleurèrent naguère,  
De bouches – au sourire célestement triste  
Qui se pose et tremble et demeure à peine  
Comme un papillon rouge sur des verveines.

# Jardins perdus

|

*Pour Charles Torquet*

L'un me parut splendide et magique  
Avec je ne sais quoi de grave sous les ondes  
D'une lumière presque mélancolique  
À force d'être intense, comme profonde –  
Et telle que je n'en revis jamais.

\*  
\* \*

Tout, même les sentes ombreuses  
S'y pénétrait du prodigieux  
Songe azuré de la calme baie  
Aux torpeurs divinement monotones  
Où mon souvenir plonge et s'abandonne.

\*  
\* \*

Les grands oiseaux cruels des contes chinois  
Innommés, inconnus, invisibles –  
Si lointainement soupçonnés par moi  
Devaient chanter sur les branches inaccessibles  
Des poèmes aux musiques pensives,  
Délicieux bien que pleins de trouble et sans joie.

\*  
\* \*

Des roses d'un rose pour toujours disparu  
Disaient la fraîcheur des matins d'âme  
Et les genêts que les Midis nimbaient de flamme,  
De halos d'or comme éperdus,  
Chuchotaient ardemment par les chauds crépuscules  
Des mots que, si petit, je ne devinais pas  
Mais qui se prolongeaient tout bas  
Dans mon cœur d'enfant grisé par les heures brunes  
Où les parfums deviennent fous...

\*

\* \*

Ô la vieille voix qui chantait je ne sais où,  
Là-haut dans le mystère des chambres,  
Regina Cœli sur un air lent et doux  
Qui se mêlait aux longs effluves d'ambre !

\*

\* \*

Et dans l'exqu Coast matinale,  
Sur la terrasse blanche et mauve de pétales,  
Les bras aimés que je voyais se tendre,  
Où je m'abritais, comprenant mieux  
Sans bien le savoir, sous leur protection tendre  
Le tiède enveloppement du ciel bleu.

||

Sans trop de souillures de réel,  
L'autre mêlait moins de vénusté plus gracile  
À la mélancolie enivrante du ciel



Toujours voilé en des mousselines subtiles  
Ou filtrant par les jours d'un lourd dôme d'acier...

\*

\* \*

Mais ses fleurs brillaient comme les étoiles  
D'un étrange firmament réfléchi,  
Et par des jours de charmante brume d'opale  
Ou de pâle soleil aux pelucheuses flèches  
De mol argent à peine fauve,  
Sortaient d'un calice en clochette, leur alcôve,  
De sveltes et prismatiques fées  
Qui, déployant à l'insensible brise  
Leurs mignonnes ailes irisées,  
Comme en impalpable cristal de Venise,  
Voletaient gaîment tout près de mes yeux.

Et leurs yeux, à elles, moins malicieux  
Qu'inviteurs aux vagabondes joies  
Si menus et profonds – et clairs  
Où ondoie  
Si doucement l'infini des reflets de l'air  
Parlaient plus suavement que des voix :

\*

\* \*

« Nous savons une île en un lac immense  
Que ne contiendraient pas les cent volubilis  
Dont le sourire teint sa transparence, –  
Une île chatoyante en pétale d'iris

Où les pensers ont la couleur primavérale  
Du jour bluté par le tissu floral.

\*  
\* \*

Nous savons des collines blondes et saphir,  
Flottantes en les bois moutonneux des nuages  
Où versent vraiment du bonheur que l'on aspire  
Des lilas blancs plus gros que les dômes du Tadj ;

\*  
\* \*

Et des grottes de cristal aurore  
Où comblé on peut désirer encore...

\*  
\* \*

Et des clairières d'un vert de lune de Juin  
Que fréquentent des ombres câlines  
Dont vaguement et chèrement tu te souviens... »

\*  
\* \*

Et les petites ailes cristallines  
Fuyaient à quelque bruit – vers la nuit smaragdine  
De l'informe Dommderr, l'arbre magicien,

\*  
\* \*

Comme, plus tard, elles m'abandonnèrent,  
Pour me revenir – mais après si longtemps ! –  
Quand vos mensonges les chassèrent,

Hideux bouquins pseudo-savants  
Et trop sûrement imbéciles,  
Qui m’instillâtes de vos proies délétères  
Mon premier désespoir complet d’exil.



Celui-ci dormait dans l’éternel soir  
Des marronniers penchés sur les parterres  
Et des murs frémissants de lierre  
Aux luisances de sombres miroirs :



On le sentait bien un cadre crépusculaire  
De douce vieillesse souffrante, –  
Toute résignation – et débonnaire  
Aux empiètements des enfants et des plantes.



Tonnelle en ruine sous les capucines  
Dans un vert trouble de haut fond marin.  
Rideaux bleus effrangés des glycines,  
Banc gagné par les hautes herbes, qui retins  
Les demi-somnolences accablées,  
Vous m’apprîtes la douloureuse quiétude,  
Le rayonnement las des pensées  
Captives d’une étroite destinée,  
Les retours souriants aux jours plus rudes,  
Aux jours aimés ? d’où émanent  
De rares souvenirs de bonheur qui se fanent  
Mais subsistent,

Exquisément, balsamiquement tristes ; –  
Et la tendresse qui se fait espoir...

\*

\* \*

Dans ce nid d'âme si mollement recouvert  
Les heures tombaient, – lentes et légères,  
Telles ces feuilles que l'on souffre de voir choir, –  
Du mince clocher dont la flèche noire  
Guettait l'immense drame brumeux de la Mer.  
Et j'attendais du pénétrant silence,  
De toute l'émotion comme repliée,  
Quelque chose de poignant et d'intense,  
De transfigurant comme une occulte science\_  
Et d'adorable... et d'oublié !

# Crépuscule de banlieue

*Pour H.T.*

Avec des chocs sourds, des plaintes de chaînes,  
Des cahots rythmés et des rauquements qui râlent,  
Le train rampe dans la grande plaine  
Encore tièdement automnale,  
Dans l'énorme plaine lilas  
Qui s'assombrit comme de plus en plus dolente.

\*

\* \*

Tout près passent des bosquets bas,  
On dirait façonnés en tonnelles galantes,  
Où demeurent des échos de lentes chansons  
Et peut-être un parfum d'histoires d'amour tristes...  
Lambeaux de laine, lambeaux de cœurs aux buissons...

Comme s'orchestrent sur les basses fantaisistes  
Du fer profond, tintant et roulant,  
D'étranges musiques presque ignorées.  
Mais depuis toujours – à bruit discret –  
En nous pleurantes...

Et prisonniers d'une incomplète vie  
Plus songeuse que l'on ne croit,  
De grands arbres maussadement courtois,  
Tout noirs sur les premières étoiles livides,  
Géants bossus à panaches dansants  
Et mornes dames aux vaniteuses coiffures

Soupirent, chuchotent, conjurent)  
Échangeant de longs saluts frémissants.

\*

\* \*

Les bourgades un instant frôlées  
Ne dégagent plus la fraîcheur de repos,  
La langueur d'abandon comme consolée  
Des villages d'heureux exil près des flots  
Ou dans la moiteur fragrante des feuillées,  
Sous l'aile délicieuse de la Nuit  
Qui s'approche – en veloutant les âmes...

\*

\* \*

Ici du drame s'éveille et bruit ;  
Des appels lointains sifflent et brament  
Et dans le grand mystère qui s'abat  
Sur le décor factice et puéril,  
Déjà volettent, prêts à s'ébattre,  
Plus de rêves fiévreux que sur l'immense Ville.

\*

\* \*

Ô Trianons diminutifs  
Assoupis le long des fuyantes avenues,  
Derrière le pelotonnement des massifs  
D'où, – vers les limbes des reflets tardifs  
S'évaporent des fantômes gris de statues, –  
Châlets suisses, un peu birmans, près de menhirs  
De coquilles jouant la roche,  
Vos murs fragiles faits pour sertir  
Des existences de fantoches,  
Pour sonner au soir bleu de rires aigrets,

Etoufferont bien des longues plaintes furtives :  
Combien d'yeux taris et brûlés, –  
De ceux qui firent tragiquement expressives  
Les vitres faiblement luisantes dans le noir,  
Guetteront avec plus de haine que d'espoir  
De vos tépides chambres quiètes  
Le reflet brasillant des milliers d'yeux cruels  
De la Ville qui se refuse à la conquête,  
Chassant toujours plus loin vers l'effroyable Hell  
Des renoncements pleins de fureur et d'envie  
Ceux des vaincus meurtris qu'elle n'a pas gardés  
Sous les spires de ses maëlstroms de sanie.

\*

\* \*

Et les sites peignés, émondés,  
Par des jardiniers paysagistes  
Ne sont plus pour moi les médiocres oasis  
Où nos maîtres, les vertueux banquistes,  
Oublient un moment les simouns de leurs soucis,  
Mais la chaîne de récifs aigus, sous les brumes,  
Où la Grande Terre, sans fracas,  
Rejette avec les détritits et les écumes  
De lugubres déchets humains – vivants, hélas !

# Cauchemar

*Pour Léon Lemonier*

En les vitres d'une eau verdie  
Stagnante haut dans la paroi,  
Des fronts durs et des yeux narquois,  
Qui semblent flotter sur un gouffre nocturne,  
Évoquent les ébauches de vies  
Des grands fonds troubles et taciturnes.

\*

\* \*

Un tronçon de campanile efflorescent  
Aux ajours de ciel – sans base ni faîte –  
Oscille aux bords de monstrueuses cloches en fête  
Ouvrant et fermant leurs gueules luisantes  
Sans que rien s'éveille en la mort du silence.

\*

\* \*

Une cime rougeâtre, isolée.  
Monte dans la nue aux blanches fumées envolées, –  
Houleuse d'un grouillement d'insectes gravides  
Sous d'affreux éclairs de métaux livides ;  
Un ultime fil de branche frôle un carreau  
De ses merveilleuses feuilles inconnues  
Ou frémit l'étrangeté d'un monde nouveau  
Qui roule, au loin, dans l'air libre, à perte de vue,



Le vert torrentueux de ses futaies  
D'une redoutable et transportante beauté ;

\*

\* \*

Et cent flèches de mâts éblouissantes  
On dirait teintes des chers soleils regrettés  
Dont la parlante douceur nous hante  
Comme les parfums morts et les vieilles chansons,  
Filent, filent en des fuites d'épouvante  
Au-dessus des toits impassibles des maisons...

# Cantilène

J'aime le mot : doux, – j'aime le mot : bleu, j'aime le  
mot triste

Ils me caressent, ils me bercent, ils me noient,  
Ils me roulent dans une houle qui chatoie  
Comme l'eau des lagunes de Venise, l'Irisée.

Ils miroitent comme les grottes marines  
Troubles et claires, qu'un reflet du large baigne,  
Où flottent, blondes, les flexueuses Néréïdes  
Et les souples torsions des pâles Sirènes.

Ils m'endorment comme une chanson  
Dans le saphir des soirs diaphanes de l'Inde :  
Ils m'émeuvent comme une balsamique plainte  
D'invisibles fleurs dans les arcanes des sentes.

Ah ! surtout le doux mot bleu : triste !  
Combien il se prolonge par les crépuscules,  
Alors qu'est morte au ciel la dernière améthyste  
Et que de pâles feux bleus tremblent dans la brume.  
Telles de frissonnantes et lointaines lucioles,  
Vagues âmes qui s'éveillent, craintives,  
Rien encore que promesses d'étoiles !

Déjà s'évoquent, dans les bois et sur les rives  
Les fantômes plaintifs des amours malheureuses,  
Des amours voluptueusement déchirantes,  
Sues fatales d'avance et d'autant plus fougueuses !

Et ceux des amours menacées, toujours errantes ; –  
Et ceux des amours qui furent à peine,  
Dont, à peine, de bleues vapeurs nacrées subsistent :  
Ne furent-elles pas les plus doucement tristes ?...

... Tendresses pour des inconnues, – recherches vaines...  
Ô tes longs et doux yeux bleus, d'un bleu gris si triste !

# Voguer seul...

*Pour G.B.M.*

Voguer seul dans tout ce bleu qui semble si froid !  
Ô que n'est-ce là un mauvais rêve,  
Un cauchemar très beau mais très effrayant dont  
    m'éveille  
Bientôt une forme aimée, serrée contre moi !

C'est trop vrai, ce que dit la Voix :  
Cette pauvre chose affreusement quiète,  
Ce faible poids de maigre chair livide  
En une blancheur qui fut un asile tiède,  
Là-bas, – en une blancheur maintenant sinistre  
C'est moi ! – Et pourtant je m'en vais si haut, si loin  
Des bonnes tendresses protectrices !

Ô vais-je errer à jamais dans l'énorme splendeur triste  
Sans que rien de familier me rejoigne,  
Ne fût-ce que l'écho d'une parole douce,  
Me caressant d'une consolante musique,  
Murmure profond de la chère vieille source !

Est-il éternel, ce vertige si tragique,  
Ce vertige d'âme désespérée ?  
Où mène cette fuite atrocement facile,  
Peut-être même autrefois désirée,  
Cette envolée au bleu transparent de l'Abîme ?

Ne me dis pas, surhumaine et cruelle voix,  
Odieusement apitoyée,

Que peu à peu mon être conscient se noie  
Dans le sommeil léthéen de l'Azur, –  
Mais que je renaîtrai, – tant de fois ! – pour voir luire  
D'étranges clartés dont l'idée seule me glace  
En des terres voilées à ma Terre, en tant d'astres  
Des gouffres céruléens inconnus !

Que je serai un autre oublieux des anciennes vies  
Et des âmes que je crois à jamais chéries  
En des mondes où l'on n'aimera plus,  
Où j'irai, isolé, vers de sublimes buts,  
Ebloui de blanche beauté indifférente !...

Mais répète, exquise Voix amie,  
Toujours plus lente et plus pénétrante.  
Que toutes les âmes ne sont qu'une seule âme  
Eparse en nébuleuses lueurs dans l'Infini,

Fulgentes pâleurs qui se cherchent, se devinent,  
Puis, – dissipé le Songe des Temps,  
Se refondront en claire et unique pensée.  
En aurore sans fin, reflétant  
Les radieuses gloires incréées,  
En un bienheureux Être à jamais conscient  
De l'horreur sombre des dispersions passées.

# Rivage

Le rivage se veloutait d'or vert ;  
Des branches rosées frôlaient l'eau bleue ;  
Des senteurs de poivre et d'anis aiguisaient l'air  
Tout d'azur tiède sous le ciel clair  
Moucheté d'ailes nacrées et neigeuses.

Des maisons blanches avec des bois pour jardins  
Somnolaient dans le mystère des avenues  
Où guettaient des voilures d'opale au lointain  
Entre les colonnades feuillues.

Et la vie semblait très douce et très lente,  
Eût même lassé, trop langoureuse,  
Sans le frémissement, dans les allées fragrances,  
D'une sorte d'inquiétude amoureuse...

Des femmes pâles aux bouches trop rouges  
Passaient en balançant leurs longues tailles ;  
Leurs grands yeux battus, d'un noir de nuit estivale,  
Caressaient et brûlaient, à la fois tendres et farouches.

Elles laissaient, dans leurs sillages de parfums  
Plus grisants qu'un souffle de selves fleuries,  
Les charmeuses, les pâles brunes,  
Comme une fièvre d'amour au délire triste.

... Cette belle fille qui « avait une peine »,  
Qui s'en allait, muette, aux sentes les plus noires,

La seule qui fût rose et fauvement châtaine  
Avait la grâce d'un jeune automne ou d'un beau soir.

Comme je n'étais qu'un tout petit, très timide,  
Elle me souriait, apitoyée et soucieuse ;  
Et ses yeux bleus m'ont fait aimer le ciel splendide,  
Quand ils lisaient, peut-être, un avenir triste en mes yeux.

Ses beaux yeux ! Ô lacs d'élégiaque lumière !  
Tous mes rêves d'azur ondaient sous leurs cils bruns  
Et c'est d'eux que j'appris, – et pour la vie entière,  
Le charme des reflets d'espérances défuntes.

# Sunny summer day

... Un soleil des « là-bas » splendides a souri  
Et joué sur une grève blonde  
Où venaient mourir de grands jardins vagues  
Aux houles longues,  
Aux faibles houles de roseaux mauves et gris,  
Moins jardins encore que terrains vagues  
Attristés de fauves bosquets jadis fleuris.  
Seuls des tournesols parodistes,  
Fleurs de lumière et de pauvreté,  
Caricatures très douces de soleils tristes,  
Prêtaient un semblant de vie au sol dévasté  
Si mornement – et plus que tous autres – solaire.

J'étais dans les limbes de l'enfance,  
Car une lourde fille débonnaire  
Semblait veiller – un peu distraitement – sur moi :  
Nous regardions la mer diamantée, aux scintillances  
Plus troublantes que gaies et dont la voix  
Soupirait lente, – basse et lente, –  
Dans l'éblouissement et le silence.

Puis la fille chantonnait des mots (pour moi) glauques :  
Il y passait toute la mélancolie de la mer,  
Tout un vaste Océan de plus en plus frigide et vert,  
De longs sillages luisants, des baies d'émeraude,  
Crépusculaires dans leurs murailles de rocs  
Et d'étroites vallées si humidement vertes...

... C'est un « sunny summer day »  
... Une tiède pâleur de topaze, un pré d'or,



D'or éteint d'où monte une grêle flore  
De très navrants soleils lividement teintés  
De soufre blanchâtre – et si peu solaires !

Mais la fille les veut plus exquisément blonds  
Que les grosses fleurs jaunes des régions claires  
Qui sèment des astres sur la mer...  
... Qu'importe ! C'est toujours un terrain pauvre à  
l'abandon,  
Où jouent de larges taches de lumière.

Et pour elle s'évoque, en mots barbares,  
Toute une gémissante histoire d'amour :  
Des veillées aux feux roux dans les chaumières noires  
Où, tandis que les vieux pleurent les anciens jours,  
Deux mains jeunes, déjà un peu rudes, s'étreignent  
Dans la pénombre, loin des couchants du foyer...  
Les yeux s'éteignent, scintillent, s'éteignent...  
Ô espoir, cendre rose en les cendres noyée !

... Les haies franchies et les baisers sous les tonnelles,  
Un bonheur de naïfs plus doux d'être inconnu...  
... Puis la misère accroupie sur les toits moussus  
Et le départ dans un navire aux sombres ailes...

Des ans et la dispersion, – la vie servile, –  
L'inglorieux retour d'un mendiant vieilli...  
... Masures d'où montaient des fumées bleues  
tranquilles,  
Vous êtes des gravats que la ronce envahit,  
Un ossuaire de chaumines démembrées,  
Sous les larges visages blafards des soleils...

Et suis-je bien sur un navire, en une baie  
D'un vert étrange, angoissant – et toute pareille  
À celle qu'évoquait la fille aux récits glauques...  
Ou dans un cabanon aux murailles de rêve ?  
Voici un village mort, sur la grève,  
De verts décombres sous le vert moisi des rocs...  
Et il pleut des corolles pâles sur la plage,  
De grands astres de soufré, en la tristesse glauque,  
Monstrueuses larmes jaunes du paysage.

# Lily Dale

*And the moon shines bright  
On the grave of poor Lily Dale  
Ô Lily ! sweet Lily !...  
(Chanson américaine.)*

Lily, fûtes-vous une barmaid poétique  
Dans un vieux bar de l'Est, bleu de fumée,  
Où l'ivrognerie était douce et romantique,  
Où des loups de mer et des gamins pâles vous aimaient ?

Eûtes-vous un chignon blond, comme poudré d'or,  
Des yeux d'un bleu de cobœa  
Ou de matin printanier de l'extrême Nord ? –  
Sous le grêbe de brume argentée du boa  
Votre col fut-il une aurore sur la neige ?

Versiez-vous avec de gentils manèges,  
(Le petit doigt envolé comme une colombe,  
Une lueur filtrant sous vos paupières longues,  
La taille coquettement penchée),  
Les gins corrosifs et les torrides whiskies,

Laves que votre geste magique épanchait  
Plus fraîches que les sources des Alleghanies,  
Glacialement bleues, si haut cachées  
En de mystérieuses coupes de granit ?

« Dignement » tendre avec tous, étiez-vous plus tendre  
Pour un craintif Jack ou Jim aux yeux suppliants  
Qui vous rêva fée des bois roses de Novembre

Ou des lacs de lunaire opale miroitante –  
– Et mourut de vous et vous fit mourir,  
Haineux de la vraie femme pour tous enivrante ?

Sous les sombres pacaniers qui se mirent  
Dans l'eau vitreuse des bayous margés de huttes,  
Lily, étiez-vous la négrillonne du Sud,  
D'un noir luisant, presque doré de tant reluire,  
Soleil noir avec un soleil blanc pour sourire ?  
Étiez-vous la petite proie traquée, forcée  
Par de vieux chasseurs blancs obscènes et velus,  
L'animal favori cajolé, puis battu,  
L'excitante poupée bientôt brisée  
Qu'on enfouit un soir, pauvre chose fluette,  
Près d'un marais de jade où chantaient les rainettes  
Sous la lune qui grimaçait ?

N'auriez-vous été, ô Lily, ombre plaintive  
Qu'un sujet de chromo insane,  
L'atroce « fi-iancée » consomptive et poncive  
Du « contrebandier » ou du « jeune clergyman » ?  
Non, l'air qui vous pleure est trop sauvagement triste,  
Trop sincèrement naïves sont les paroles ;  
Et que votre joue fût noire, florale ou bise,  
Pour moi vous aurez été âcrement exquise  
Et je sens que votre âme, dans les brises molles,  
S'envola quand vous mourûtes, comme s'envole  
L'encens de l'iris des Prairies vers les étoiles.

# Sur la hauteur

## Martinique

*Pour A. Torquet*

Il y avait des goyaves qui embaumaient  
Comme la peau des femmes créoles,  
Dans le jardin crépusculaire d'arbres épais ;  
On eût dit que leur fragrance évoquait  
Des pâleurs fauves, pourtant subrosées  
Et la fraîcheur poivrée de telles fleurs  
En une joie un peu trouble mais capiteuse,  
En un vertige de trop berçante chaleur.

Aux lentes fluences des brises savoureuses  
Les lisses mangos jaunâtres avaient aussi  
Un parfum musqué de fines chairs brunes,  
De chairs de bistre et d'or adoucis.  
Même les corossols à vertes peaux grenues,  
Les « doudous » – mêlaient un arôme féminin  
À leur cordiale âcreté de valériane.

Vêtus d'éclairs, de soleil rouge ou smaragdïn,  
Des djinns ailés et nains becquetaient les bananes  
Qui sont de lourds bonbons à l'ambroisie  
Et tout l'air était lourd d'ambroisie sous le laciné  
Des longues et flexueuses lianes.

Les bruits de la rade montaient veloutés  
Comme des précipices bleus des rêves ;  
Mais, apparaissaient, irisées en la clarté,

Par les jours entre les feuilles gonflées de sèves,  
Les maisons du port, bijoux diaprés  
De l'écrin vert et saphirin des grèves.

C'était du bonheur oublié sur la hauteur,  
Dans la lumière et l'ombre divinement chaudes.

Par les matins de satin bleu et les soirs mauves  
Des formes d'une brune pâleur  
Hantaient la tiédeur mystérieuse des allées ;  
De l'eau volait en vaines pierreries,  
Dans une faible musique de rires,  
Des feuilles houlait, des branches ployaient  
Et se redressaient élastiques et vibrantes ;  
Et, baigné d'aurore ou de splendeur vespérale  
Le bois édénique aux lianes enlaçantes  
Se duvetait d'une bruine de pétales.

Sur le morne blond d'où le songe s'élançait  
Aux pointes des mâts aériens des navires  
Pour revenir teint de ciel, moins las que grisé,  
Planait le je ne sais quoi des trop longs sourires,  
Quelque chose de trop heureux qui angoissait.

# Choses mortes

La brise des rues claires, l'âme des jardins,  
Des jardins de fleurs et de femmes.  
Pleine de parfums pâles, bruns, incarnadins  
Qui ravivaient tant de souvenirs amies,  
Est maintenant le souffle de gorges affreuses,  
Noires du flux figé des laves  
Dont les gigantesques vagues silencieuses  
Charrient lugubrement d'immobiles épaves.

Sentiers de béryl sous les branches enlacées,  
Edens glauques tintants des rires blancs des sources,  
Nids de fraîcheur dans la grande brousse  
Luisante et moite, baignée de bleu embrasé,  
Vous êtes des ravins infernaux où se dressent  
D'âtres blocs tristement semblables à des corps  
De femmes convulsées hurlantes de détresse  
Ou de titans humains que la souffrance tord.

Maisons gris-bleu, maisons gris-rose, maisons blanches,  
Ou presque ambrées, un peu lilas, une idée mauve,  
Cases des bornes sous des fleurs en avalanches.  
Vos tuiles brisées fleurissent des chaos fauves

D'horribles corolles de sang caillé ;  
Murs légers et riant où semblait transparaître  
La tranquille gaieté des hôtes et des âtres,  
Débris amoncelés, calcinés et broyés,  
Vous avez l'aspect de ruines séculaires,  
Hantées, – mais hantées de cadavres enfouis !

Ville aux toits accueillants, ville des cœurs amis,  
Ville-sourire en la verdure et la lumière,  
Asile dont rêvaient les errants de la mer,  
Tu es plus morte que les Suse et les Palmyre,  
Toi dont parleront peu les chroniques guerrières,  
Toi dont l'effondrement n'ébranla pas d'empires  
Et qui ne fus qu'une caresse en des parfums.

Ô ville, tu n'auras pas même été chantée :  
Nul vers glorieux n'a dit tes charmes défunts ;  
Toi qui fus tant de grâce et tant de poésie,  
Toi beau rêve de douceur bleue réalisé,  
Tu seras comme si tu n'avais pas été :  
Tu n'inspireras point de lentes songeries  
Aux nostalgies des futurs chercheurs de beauté ;...  
... Tu seras un brouillard de lettres incomplètes  
Dans les textes pâlis de médiocres poètes,  
Ô Saint-Pierre qui semblais défier l'oubli !...

... Ville aux toits accueillants, ville des cœurs amis,  
Ville-sourire en la verdure et la lumière,  
Asile dont rêvaient les errants de la mer !



# Matin veule

Le ciel est d'un bleu mystérieux d'œil humain,  
Pur et doux comme ces longs chagrins qui persistent  
Et dont on ne souhaiterait jamais la fin ;  
L'eau bleue qui le reflète est sereinement triste...

... Voici des rues d'une expression résignée  
Qu'ont transformées peu à peu des regards pensifs :  
Elles gardent on ne sait quoi de maladif  
Des mornes rêves d'existences confinées.

... Puis hors de ces couloirs gris de maisons hantées  
C'est un quai tout mélancolique de matin  
Qu'effleure, voilée, la poésie des lointains  
Avec un lourd regret des envolées manquées  
Devant le libre essor des nuages marins.

# Pays vague

*Pour L.H. Coulembier*

La plage s'alanguit, parée d'opales vertes  
Sous le pâle et si lointain soleil d'or cendré,  
La plage ondulante de blondes herbes,  
Trémulante de souples branches qui trempent  
Au flot de grandes fleurs comme teintées de clair de  
lune,  
D'un rose clair de lune de rêve d'enfant :

\*  
\* \*

L'air a, tout ambré des genêts de la dune,  
La douceur d'un rappel d'amoureuse souffrance.

\*  
\* \*

Dans la profondeur comme songeuse de l'eau,  
Atmosphère plus reflétante et cristalline,  
Au voile plus transparent qu'une gaze d'aube,  
Un rayon liquide illumine

\*  
\* \*

D'un éclat froid les fenêtres de diamant.  
Des palais tremblants sous les vibrations claires,

\*  
\* \*

Non maudits, écroulés dans l'engloutissement  
Mais éclos de la mouvante et glauque lumière  
Et peuplés d'une foule de prisme.

\*

\* \*

Voici foisonner les floraisons de l'abîme  
Sur cette vie exubérante en son mutisme...

\*

\* \*

La grève en est plus dolente – qui ne s'anime  
Que des voix faibles des végétaux et des vagues  
Et d'un frisson de souvenir planant,

\*

\* \*

Et l'on sent qu'on a déjà connu aux temps vagues,  
En un passé douloureusement renaissant,  
Ce morne nonchaloir d'élégiaque plage  
Et que c'est bien le définitif abandon...

\*

\* \*

Dans le deuil violet de la nuit brusque  
On ne s'angoisse plus de la cruelle ruse  
Des astres qui n'écrivent au ciel qu'un seul nom  
Qui vous torture jusqu'aux moelles,  
Tandis qu'un sylphe ailé d'améthyste et d'argent,  
Jailli des rameaux noirs, souffle railleusement  
Des bulles de nectar de fleurs au clair d'étoiles.

LIGARAN 

# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant [ici](#).**